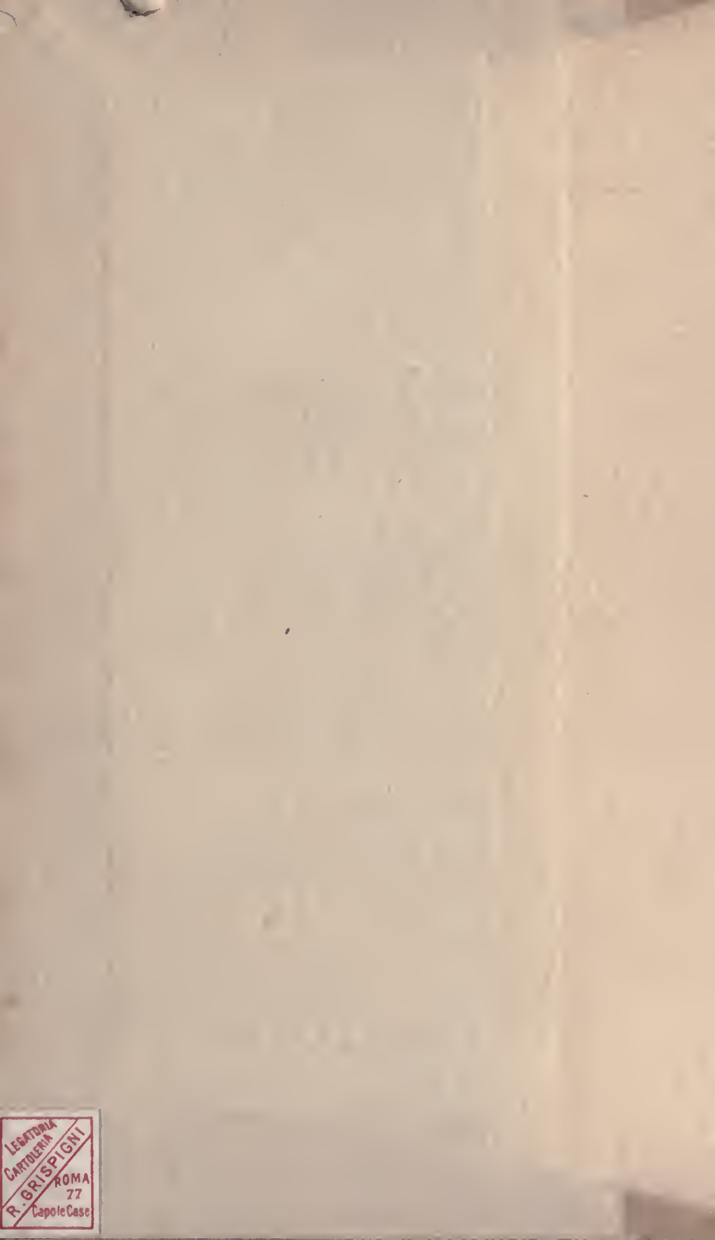
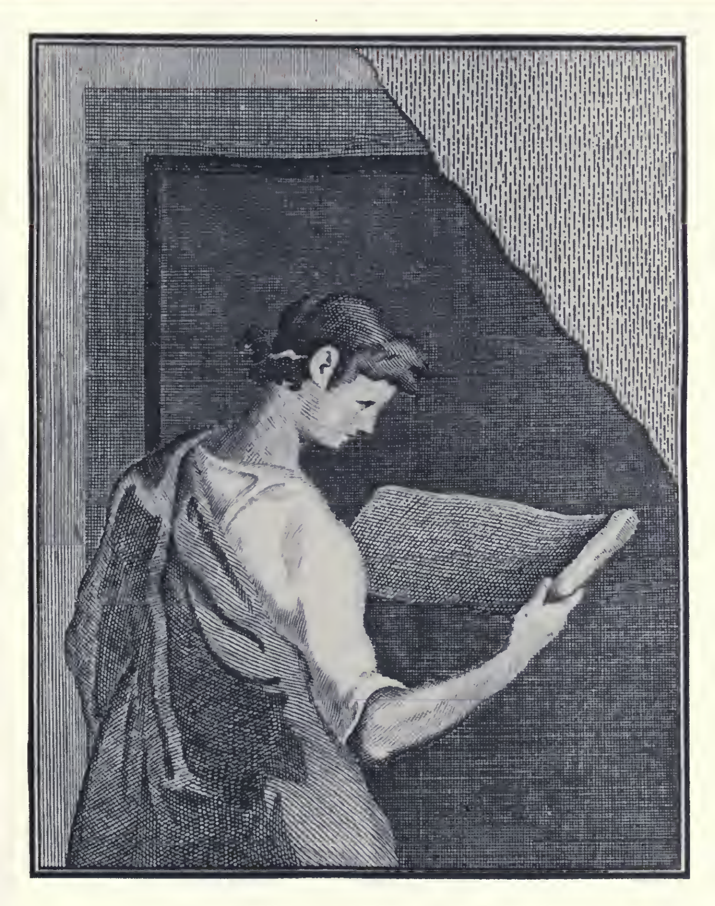



LEGATORIA
CARTOLERIA
R. GRISPIGNI
ROMA
77
Capo le Case





LE PRÉSIDENT DE BROSSES

EN ITALIE

—

LETTRES FAMILIÈRES

—

II

IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN
5, rue des Grands-Augustins, à Paris.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES

EN ITALIE

LETTRES FAMILIÈRES

ÉCRITES D'ITALIE EN 1739 ET 1740

PAR

CHARLES DE BROSSES

Quatrième édition authentique d'après les Manuscrits annotée et précédée d'une Étude biographique par R. COLOMB

II



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

ÉMILE PERRIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, quai des Grands-Augustins, 35

—

1885

LE

PRÉSIDENT DE BROSSES

EN ITALIE

LETTRES FAMILIÈRES

XXXVI[1]. — A M. DE NEUILLY.

LETTRE GÉNÉRALE SUR ROME.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte...

Toutes vos raisons pour vouloir que je me remette au journal sont belles et bonnes; après les avoir entendues, je ne ferai rien de tout ce que vous demandez. Vous savez les raisons qui en ont causé l'interruption; vous ne présumez pas assez de ma paresse, si vous vous figurez qu'après avoir laissé écouler un intervalle, je puisse prendre sur moi de regagner le passé et de me mettre au courant; et vous présumez trop de ma mémoire en croyant que je me rappellerois tout ce qu'il faudroit vous dire. La matière est un peu trop ample. J'aimerois mieux, je crois, vous faire quatre fois la description de tout le reste de l'Italie, qu'une seule fois celle de Rome. Elle est belle cette Rome, et si belle

[1] Toutes les lettres suivantes, jusqu'au départ de Rome, se trouvent placées sans égard à l'ordre des dates. Elles ont été écrites dans le cours des trois derniers mois de 1739 et des quatre premiers de 1740. R. C.

que, ma foi, tout le reste me paroît peu de chose en comparaison. Quand je n'avois rien à faire dans les auberges, je me mettois en robe de chambre et en bonnet, et je vous écrivois à la hâte le *farrago* de tout ce qui m'avoit précédemment passé par la tête ou devant les yeux. Aujourd'hui c'est un établissement fait, une vie réglée, où, le temps étant distribué, il n'est guère possible d'avoir de l'êxactitude et assez de loisir pour vous envoyer comme ci-devant de gros volumes. Tout ce que je puis faire, c'est d'être exact dans la correspondance, et de vous parler aux uns et aux autres, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, selon vos goûts différents et selon qu'elles me reviendront dans l'idée. Après tout, que pourrois-je vous dire sur cette matière qui ne fût un rabâchage perpétuel? Cette ville a été tant vue, tant décrite; il y a tant de plans, tant de figures, qu'il ne tient qu'à vous de faire, comme madame Houdart, un voyage sédentaire dans votre cabinet. Faites mieux, mon cher Neuilly, réservez-vous pour un temps plus propice : les circonstances ne sont pas toujours les mêmes. Ce que vos affaires n'ont pas permis que j'obtinsse de vous à mon départ, j'en veux avoir ma revanche une autre fois. J'y reviens avec vous, et nous débaucherons Maleteste. C'est une grande affaire que ce voyage-ci, quand on l'examine de loin et qu'on le fait pour la première fois; à la seconde, ce n'est rien. L'expérience, la connoissance du pays et des usages, celle de la langue, aplanissent ce qu'il peut y avoir de difficultés. Les nôtres ne sont survenues que des fausses mesures que nous avons souvent prises, faute d'être instruits; la plus fausse est la manière dont notre tour se trouve pris pour parcourir l'Italie.

Si vous voulez venir faire une course d'un an, je vous conseille de partir au commencement de septem-

bre et de passer par la Provence, sans oublier de voir Nîmes; je vous engage aussi à vous embarquer à Toulon, à passer à Gênes, Viareggio, Livourne, Pise, Lucques, Florence, Sienne; à arriver à Rome le 20 octobre, et à en partir huit jours après pour Naples, afin d'y être pour la Toussaint, où la belle saison dure encore, et où les spectacles commencent; vous devez en être de retour avant la fin de novembre, et séjourner à Rome jusqu'aux environs de la fête de l'Ascension, pour laquelle il faut être arrivé à Venise, en passant tout droit et rapidement par la route de Lorette, Ancône, Ravenne. Vous aurez le petit carnaval de Venise plus beau et moins fastidieux que le grand, qui ennuie par sa longueur. Revenez en France par Vicence, Vérone, Mantoue, Bologne, Modène, la Lombardie, Parme, Plaisance, Milan, les îles Borromées, Pavie; bientôt je vous vois à Turin, Chambéry, Genève, Besançon. Vous voilà de retour chez vous; je vous ai mené sans fatigue. Or ça, à quand la partie?

Quand vous serez ici, car je crois vous y voir déjà avec moi, quelle impression croyez-vous que vous fera le premier coup d'œil de Saint-Pierre? Aucune. Rien ne m'a tant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise; on entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paroît ni grand ni petit, ni haut ni bas, ni large ni étroit. On ne s'aperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle, on la trouve grande comme une cathédrale; lorsqu'en mesurant un marmouset qui est là, au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet. Tout cet édifice, par l'admirable justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur. Si

ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune. Tout y est simple, naturel, auguste, et par conséquent sublime. Le dôme, qui est à mon avis la plus belle partie, est le Panthéon tout entier, que Michel-Ange a posé là en l'air, tout brandi de pied en cap. La partie supérieure du temple, je veux dire les toits, est ce qui étonne le plus, parce qu'on ne s'attend pas à trouver là-haut une quantité d'ateliers, de halles, de coupoles, de logements habités, de campaniles, de colonnades, etc., qui forment, en vérité, une espèce de petite ville fort plaisante. La moindre partie de l'église, à ce que je trouve, est le portail [1]; ni celui-là, ni celui qu'on vient de faire à Saint-Jean de Latran, quoique assez beaux l'un et l'autre, ne répondent à la majesté des bâtiments. Comment ceci a-t-il pu être construit par des gens qui avoient devant leurs yeux la façade de la *Curia Antoniana* et celle du Panthéon?

Ce que l'on fait de mieux à présent, c'est d'ôter tous les tableaux des chapelles de Saint-Pierre, que l'humidité avoit presque entièrement perdus, et d'en faire des copies en mosaïques, les plus belles qu'on ait jamais vues. S'il vous plaît, chaque tableau coûte quatre-vingt mille francs; ce qui devient moins surprenant quand, en les voyant travailler, on examine leur énorme grandeur, le temps nécessaire pour en faire un, et la matière qui y entre: ce sont des chevilles de verre coloré par le moyen des métaux qu'on y mélange dans la fusion.

Je ne vous dis rien de la colonnade au devant de l'église [2] : vous la connoissez; mais vous n'avez pas vu

[1] Élevé par Carlo Maderna.

[2] On sait qu'elle est l'ouvrage du cavalier Bernin.

jouer les deux fontaines à côté de l'obélisque. Figurez-vous deux feux d'artifice d'eau qui jouent toute l'année jour et nuit, sans interruption; je n'ai rien trouvé qui m'ait fait plus de plaisir. Tous les jours je vais leur faire une visite d'amitié, surtout quand le soleil donne dessus. En général, la plus belle partie de Rome, à mon gré, ce sont les fontaines; celle de la place Navone est, de tout ce que j'ai vu dans mon voyage, ce qui m'a le plus frappé. Le nombre de ces fontaines, qu'on trouve à chaque pas, et les fleuves entiers qui en sortent, sont plus agréables et plus étonnants encore que les édifices, tout magnifiques qu'ils sont en général, surtout les anciens : le peu qui reste de ceux-ci, défiguré comme il l'est, est encore autant au-dessus des modernes pour la simplicité et la grandeur, que la république romaine étoit au-dessus de l'État de l'Église. Enfin, pour vous dire en un mot ma pensée sur Rome, elle est, quant au matériel, non-seulement la plus belle ville du monde, mais hors de comparaison avec toute autre, même avec Paris, qui d'autre côté l'emporte infiniment pour tout ce qui se remue.

Les souverains qui, depuis Sixte V, ont fait des choses immenses pour l'embellissement de la ville, n'ont rien fait pour la culture de la campagne, où l'on n'aperçoit, à la lettre, ni une seule maison ni un seul arbrisseau. Le gouvernement est aussi mauvais qu'il soit possible de s'en figurer un à plaisir. Machiavel et Morus se sont plu à forger l'idée d'une utopie; on trouve ici la réalité du contraire. Imaginez ce que c'est qu'un peuple dont le tiers est de prêtres, le tiers de gens qui ne travaillent guère, et le tiers de gens qui ne font rien du tout; où il n'y a ni agriculture, ni commerce, ni fabriques, au milieu d'une campagne fertile et sur un fleuve na-

vigable ; où le prince, toujours vieux, de peu de durée et souvent incapable de rien faire par lui-même, est environné de parents qui n'ont d'autre idée que de faire promptement leur main, tandis qu'ils en ont le temps, et où, à chaque mutation, on voit arriver des voleurs frais, qui prennent la place de ceux qui n'avoient plus besoin de prendre; où l'impunité est assurée à quiconque veut troubler la société, pourvu qu'il soit connu d'un grand ou voisin d'un asile ; où tout l'argent nécessaire pour les besoins de la vie ne se tire que des pays étrangers : contribution qui va toujours en diminuant ; où enfin est perpétuellement établi le *système* que nous avons vu en France, non pas à la vérité avec la même fureur ; mais observez que, les billets n'ayant pas cours hors de Rome, il faut payer en argent tous les besoins de la vie, parce qu'il les faut tirer d'ailleurs, et que le pays ne produit rien; ce qui, à la longue, a tellement diminué la quantité des espèces, qu'aujourd'hui il n'est presque plus possible d'en apercevoir.

Voilà bien du mal que je vous dis d'un pays qui, avec tout cela, est fort agréable pour les étrangers, non-seulement pour les motifs de curiosité, mais par l'extrême liberté qui y règne, par la politesse des gens qui l'habitent, qui en général sont tous remplis, sinon de cordialité, du moins de prévenance, obligeants et de facile accès bien plus qu'en nul endroit d'Italie. Il est fort aisé ici aux étrangers de se répandre dans la société et d'être bien venus partout; et les Romains entre eux commencent à se mettre sur le pied de la vie familière et à manger ensemble comme en France. Vous voudriez bien, à cause de M. Thomas, qui aime les bocages, savoir un mot des vignes de Rome et de Frascati; je vous dirai seulement là-dessus que les Italiens les estiment trop, et les François trop peu.

Quoique nous soyons autant au-dessus d'eux pour les jardins qu'ils nous surpassent pour les édifices, c'est toujours un agrément que je ne vois nulle part ailleurs, que d'avoir en hiver des arbres toujours verts et feuillés, et en été les eaux les plus belles et les plus claires qu'il soit possible de voir. On estime fort les vues de ces lieux, mais elles ne me plaisent guère, car qu'est-ce que la vue d'une plaine étendue, mais aride et déserte? J'en dis autant des maisons; elles sont recouvertes de bas-reliefs antiques de fond en comble, mais il n'y a point de chambres à coucher. Pour des statues admirables, vous en trouverez là tant que vous voudrez. On vient de découvrir deux centaures égyptiens qui ne le cèdent en rien à ce que Rome avoit de plus beau, et un pavé entier de mosaïque antique d'une salle d'Adrien. Le pape ramasse tout ce qu'il peut en monuments et en forme un musée, au Capitole, qui n'est guère moins considérable que celui du grand-duc, et qui seroit aussi beau s'il avoit le même arrangement. Adieu, mon cher objet, mille compliments à Maleteste, Chevigny, Bevy, Montot et sa petite dame, etc.

XXXVII. — A MM. DE BLANCEY ET DE NEUILLY

ARRIVÉE A ROME. IDÉE GÉNÉRALE DE LA VILLE. DU GENRE DE FASTE DES ITALIENS. DOUANES.

Vous êtes donc endiablés, tous tant que vous êtes, de vous obstiner ainsi à vouloir que je vous parle en détail de cette Rome, pour vous en dire mille choses communes que vous savez déjà et que personne n'ignore? N'auriez-vous pas dû être contents de ce que j'ai dernièrement écrit en bloc à Neuilly, sur ce sujet? Vaille que vaille, puisque vous l'exigez, je vais vous envoyer successivement, de poste en poste, une demi douzaine de feuilles où j'avois griffonné pour moi-même quelques remarques indigestes, auxquelles j'ajouterai en marge, en les relisant, ce qui me viendra dans la tête. Vous n'y trouverez ni ordre ni suite; ce sera à vous de débrouiller ce fatras si vous en avez envie. N'espérez pas que je m'en donne la peine. C'est encore beaucoup que ce que je fais ici pour vous, et plus que je n'espérois obtenir de moi-même en votre faveur. Si vous saviez combien la fainéantise me possède! je suis prêt, ainsi que madame de Sévigné « à me cacher « sous mon lit, quand j'aperçois mon écritoire. »

Pour reprendre donc la chose *da capo*, ce fut le 19 octobre, sur le soir, que nous aperçûmes enfin cette

bien-aimée ville de Rome, principal but de notre course. Le dôme de Saint-Pierre est le premier objet que l'on découvre, à cause de sa grande élévation, quoique l'église soit construite dans le terrain de la ville le plus bas et le plus marécageux. Prêts à passer le Tibre sur le ponte Molle, autrefois *pons Milvius*, nous en examinâmes auparavant les bords avec soin, dans la crainte que Cicéron n'y eût posté quelques préteurs romains pour nous enlever les blancs seings [1] des complices de Catilina, comme à des ambassadeurs gaulois. Les indices pouvoient être pressants contre Loppin; on ne peut disconvenir qu'il n'ait le nez d'un conspirateur, et l'on décida même que je ne pouvois mieux faire que d'en enrichir mon Salluste.

Au sortir du pont, on trouve une longue rue droite qui, traversant le faubourg, va aboutir à la porte de la ville, faite en arc de triomphe; c'est la porte *del Popolo*. Nous autres François, nous l'appelons la porte du Peuple : il faudroit dire la porte du Peuplier, car on la nomme *del Popolo* à cause d'un bois de peupliers qui étoit jadis planté sur ce terrain : c'est l'ancienne porte Flaminia, et l'extrémité de la voie Flaminienne est aujourd'hui la longue rue du Cours; d'autres disent que c'est la porte Flumentane; mais je crois que la porte Flumentane étoit plus avant dans la ville, sur le bord du Tibre.

[1] Dans la nuit du 2 au 3 décembre 691, les envoyés des Allobroges se prêtèrent à une embuscade que Cicéron prépara sur le pont Milvius; elle eut pour résultat de mettre aux mains du consul des lettres adressées par les conjurés soit à Catilina, soit à la nation gauloise. Nanti de preuves aussi décisives, Cicéron n'hésita plus à prendre les mesures qu'exigeoit le salut de la république.

(*Histoire de la conjuration de Catilina*, traduction de M. de Brosses.)

Je ne pense pas qu'il y ait au monde une ville dont l'entrée, par terre, prévienne aussi favorablement. La porte fait le sommet d'un triangle formant une place publique, au milieu de laquelle est un obélisque de granit, le même qui étoit autrefois dans le grand cirque, et au bas de l'obélisque une fontaine. La base du triangle est percée en face de ceux qui entrent et présente pour point de vue les ouvertures de trois rues droites et longues, disposées en patte d'oie, dont les extrémités sont séparées par les portiques en colonnades de deux jolies églises à dôme, entièrement semblables. Des trois rues, les deux collatérales aboutissent, l'une à la place d'Espagne, l'autre au port du Tibre appelé *Ripetta;* celle du milieu, beaucoup plus longue, va, droit comme un I, jusqu'au palais Saint-Marc, situé presque au centre de la ville. L'obélisque de la place du Peuple est le plus petit des deux qui ornoient autrefois le grand cirque; c'est celui du roi Sésostris, qu'Auguste fit venir à Rome. Sixte V l'a fait élever par Fontana : il est placé de manière que les trois rues de la patte d'oie l'ont également pour point de vue. Ce qu'on entend admirablement ici, c'est la manière de disposer les points de vue et de ménager le coup d'œil des objets singuliers. Cet art n'est pas l'article qui contribue le moins à donner à la ville cet air de grandeur et de magnificence. On ne l'entend point du tout à Paris; il n'y a de coup d'œil que celui des quais. La place Vendôme, la place Royale, l'admirable façade du Louvre et le portail Saint-Gervais (deux monuments égaux à ce qu'on voit de plus beau ici), sont en pure perte pour la perspective.

Rien n'est plus propre à donner une grande idée de Rome que ce premier aspect qui frappe les yeux des arrivants; mais regardez toujours vis-à-vis de vous,

sans vous aviser de jeter les yeux sur les côtés du triangle; vous ne verriez à droite que de grands vilains magasins à foin, à gauche, que l'église Sainte-Marie, assez médiocre bâtiment, suivi de plusieurs maisons particulières très-piètres; de sorte que la place del Popolo, quoiqu'elle contienne plusieurs belles choses, n'est nullement une belle place. C'est un défaut assez général ici qu'une telle disparate; tout est de palais ou de cabanes; un bâtiment superbe est entouré de cent mauvaises maisonnettes; quelques grandes rues principales, d'une longueur sans fin, alignées à merveille, presque toujours terminées par de beaux points de vue, servent heureusement à se retrouver, au milieu d'une foule de culs-de-sac, de ruelles tortueuses ou de mauvais petits carrefours. Il n'y a rien de plus aisé que de savoir la ville en gros, et rien de si difficile que de s'en démêler en détail. Je croirois volontiers que Rome se ressent encore d'avoir été brûlée par les Gaulois, et de ce qu'en la rebâtissant, chaque habitant édifia sans ordre et sans suite, dans la première place qu'il avoit trouvée vacante. Ce n'est pas sans raison que les Romains appeloient leurs maisons *insulæ*, il y en a encore un grand nombre qui méritent ce nom, et un peu plus grand qui ne l'ont perdu qu'en se rejoignant aux plus prochaines par de petits bâtiments, construits sans égard aux alignements des rues; mais comme ces petits quartiers composés de ruelles sont la plupart enveloppés de rues droites, plus fréquentées que le reste, ils n'empêchent pas que la ville ne paroisse en général bien percée.

La rue du Cours (c'est celle qui fait le milieu de la patte d'oie dont je vous parlois) n'a pas moins d'un grand mille de la place Saint-Marc à la porte del Popolo, et autant de cette porte au ponte Molle : elle est

bordée en beaucoup d'endroits de fort beaux bâtiments; mais elle est de beaucoup trop étroite pour sa longueur, et les trottoirs qu'on y a pratiqués de côté et d'autre, pour la commodité des gens de pied, la rétrécissent encore. C'est dans cette rue que l'on fait les courses de chevaux pour les prix, les courses de mascarades en carnaval, et la promenade ordinaire du cours en deux files éternelles de carrosses à la queue l'un de l'autre. Je ne puis digérer cette plate manière italienne de se promener en carrosse au milieu d'une ville, suffoqué de chaleur et de poussière. Toute belle qu'est aujourd'hui cette rue, combien est-elle déchue de son antique splendeur, si les plans et les descriptions qu'on nous donne de l'ancienne rue Flaminia nous la représentent telle qu'elle étoit en effet du temps des Romains!

Que peut-on se figurer de plus magnifique et de plus frappant que cette double file de mausolées et de statues colossales qui régnoit de côté et d'autre dans toute sa longueur, et de temps en temps, à droite et à gauche, des places, des colonnades, des obélisques? Mais je soupçonne qu'on ne nous décrit que ce qu'il y avoit de beau chez messieurs les anciens. De tous les vilains objets qui s'y pouvoient trouver, n'ayez peur qu'ils en disent mot.

Mais il est temps de continuer ma route par la rue *del Babuino*, jusqu'à quelque hôtellerie banale, en attendant que nous ayons trouvé à louer un palais digne de recevoir Nos Excellences. Nous vînmes descendre à l'auberge du Mont-d'Or, place d'Espagne; c'est la meilleure pour les étrangers qui débarquent, et presque la seule; dans une si grande ville et si pleine d'étrangers, il y a très-peu d'auberges. Aussi n'est-ce pas la coutume ici de s'y loger, si ce n'est par entrepôt,

jusqu'à ce qu'on trouve ce qu'on appelle en terme figuré ordinaire du pays, un palais, et en style vulgaire, « un appartement garni. » C'est à quoi nous ne manquerons pas au bout de quelques jours, après avoir été chèrement *scorticati dall' oste del Monte d'Oro;* mais le moyen d'en avoir regret, quand on a mangé de ses poudings! C'est une chose, mon ami, qui est au-dessus des tartes à la crème de Bedreddin-Hassan, qui produisent une reconnoissance si pathétique, si théâtrale dans les *Mille et une Nuits.* Nous avons aujourd'hui un petit cuisinier qui les fait d'une manière incroyable. Les Anglois, nos amis, à qui nous en faisons un *regalo*, conviennent unanimement que, quoique ce ragoût soit originaire de Londres, on n'en a jamais servi de si bon au parlement, même à Westminster. Prenez moelle de bœuf en quantité, et encore plus de mie de pain détrempée dans du lait, frangipane, cannelle et raisin de Corinthe, le tout en masse, comme un pain, cuit au pot dans un excellent bouillon, enveloppé dans une serviette fine; puis faites-le cuire une seconde fois dans une tourtière pour y faire une croûte; mangez-en beaucoup si vous avez l'estomac robuste, c'est-à-dire autant que fait ce goinfre de Sainte-Palaye, et dites que Martialot n'est qu'un fat de n'avoir pas mis cet entremets à la tête de son *Cuisinier françois.* Je trouve seulement que les raisins de Corinthe y sont de trop. Nous avons délibéré qu'on les exileroit tous dans un coin du gâteau réservé au seul Sainte-Palaye, qui écrira autour de sa portion : *Non licet omnibus adire Corinthum.*

Nous sommes donc logés assez commodément dans une maison de louage, place d'Espagne, vis-à-vis de la fontaine de la Barcaccia, au pied et joignant l'escalier de la Trinité du Mont, en latin : *ad septa tributa, ad*

radices montis Pincii, sive collis Hortulorum; cela veut dire, mon doux objet, que si l'ambition vous porte à briguer quelque grande charge dans la république romaine, je suis fort à portée de vous y servir, me trouvant dans le centre du lieu des élections. Madame Peti, très-digne patronne de la case, nous fournit abondamment tout le nécessaire, excepté des rideaux de lit, qui sont regardés dans ce pays comme une superfluité condamnable. Peste! je ne suis point assez fait aux manières de ces gens-ci, et je veux donner dans le luxe d'avoir un pavillon de serge grise. Nous avons tiré les logements au sort; l'illustrissime nez du cousin Loppin a gagné le plus bel appartement. Nous avons quatre chevaux pâles de l'Apocalypse, traînant gravement deux carrosses de remise qui ne sont ni beaux ni chers, sous la conduite de deux cochers majestueux en perruques carrées et en rabats; avec cela vous pourrez voir quand vous voudrez *quattro signori francesi* se promenant *in fiocchi nella strada del Corso.* A cette heure que voilà notre établissement fait et que nous commençons à nous répandre dans le monde, je m'en vais donner à corps perdu dans les dames romaines.

J'ai d'abord voulu faire le tour de la ville, promenade très-longue : l'enceinte est à peu près égale à celle de Paris, peut-être un peu moins grande; les murailles sont les mêmes qui y étoient du temps des empereurs; avec cela on ne peut douter, par les dénombrements, que Rome ne contînt jadis cinq ou six fois autant d'habitants qu'en contient aujourd'hui Paris, ville très-peuplée et où les bâtiments sont fort exhaussés. Il n'y a pas d'apparence que ceux de Rome le fussent alors beaucoup plus; il y avoit un nombre infini de domestiques dans les grandes maisons, et il falloit que dans les petites les ménages fussent entassés les uns sur les

autres, comme à Pékin, où, selon ce que j'ai appris du P. Fouquet, une famille de douze personnes n'a pour tout logement qu'une chambre de grandeur médiocre, où tous les gens couchent sur une estrade, rangés à côté les uns des autres comme des éperlans. Il ne faut pas douter aussi que dans le nombre des habitants de l'ancienne Rome, on ne comprît ceux des faubourgs, qui étoient d'une immense étendue. Aujourd'hui cela est fort différent; vous savez que la ville peut passer pour déserte, eu égard à l'étendue de son enceinte. Il n'y a presque d'habité que la partie comprise entre le Tibre, le mont de la Trinité, monte Cavallo et le Capitole; ce qui peut faire un bon tiers de la ville. Ajoutez à cela, le Trastevere, petit canton entre Saint-Pierre et le château Saint-Ange[1]. Tout le reste consiste en jardins, en champs, en grands édifices, en ruines et en quelques rues peuplées par-ci par-là. On dit que la ville peut contenir en tout cent cinquante mille âmes. Les palais des grands seigneurs sont la plupart aussi déserts que le reste de la ville. Le nombre des domestiques n'y est point à charge; on conserve dans le garde-meuble un bon nombre d'habits de livrée, qui sont endossés par des estafiers de louage, les jours de représentation.

Il n'y a point de quais le long du Tibre; jugez quel énorme défaut dans une ville aussi ornée que celle-ci! Il arrive de là que les quartiers voisins de la rivière, qui devroient être les plus ouverts et les mieux aérés, sont au contraire les plus vilains; celui des juifs surtout est une archi-saloperie. Les quais seroient le plus

[1] Le *Trastevere,* situé sur la rive droite du Tibre, part de la porte Longara et s'étend jusqu'à la porte Portèse, en suivant la pente du Janicule. Le petit canton situé entre Saint-Pierre et le château Saint-Ange s'appelle *il Borgo.*

nécessaire et le plus grand embellissement qu'on pût donner à cette ville. On m'a dit qu'il n'en auroit pas plus coûté pour en faire un depuis l'entrée de la ville jusqu'au pont Saint-Ange que pour décorer, ainsi qu'on vient de le faire, l'église de Saint-Jean de Latran; que l'on avoit mis en balance à laquelle de ces deux dépenses la somme seroit employée, et que la dernière avoit eu la préférence. Fort judicieusement pensé! Qu'en dites-vous? Cependant cette décision a été applaudie ici, où l'on aime par-dessus toute chose le culte et ce qui s'y rapporte. En vérité, cette nation est tout à fait dévote, et n'en est pas plus sage. On m'a dit que les juifs avoient offert de nettoyer et creuser à leurs frais le lit du Tibre, et de faire des quais jusqu'à l'île Saint-Barthélemi (c'est la partie où ce seroit le plus nécessaire), si on leur vouloit donner toutes les richesses et curiosités antiques qu'ils trouveroient dans la rivière. Il est certain qu'ils y auroient trouvé des richesses immenses; mais avec cela il est douteux qu'elles eussent pu suffire à payer la dépense. Leur proposition n'a pas été acceptée, dans la crainte que l'infection de la vase remuée ne mît la peste dans la ville.

Le fleuve du Tibre n'a pas, comme vous le savez, grande réputation hors de son pays; on le traite souvent de méchant petit torrent jaune. On lui fait tort : pour jaune, il l'est, à la vérité, autant et plus qu'une beauté jaune du royaume de Visapour, mais il est de même largeur que nos rivières moyennes de France, à peu près comme le Doubs vers son embouchure; son cours, n'étant pas long depuis les montagnes, est conséquemment fort rapide; par la même raison, dans le temps des pluies abondantes ou des fontes de neiges, il déborde tout d'un coup et fait le mauvais garçon :

nous l'avons déjà vu dans toute sa pompe. On ne le passe guère que sur le pont Saint-Ange ou sur le pont Sixte; les autre ponts sont ruinés ou peu fréquentés. Le pont Saint-Ange est très-magnifique, revêtu d'une balustrade de marbre blanc, portant sur les acrotères dix anges, également de marbre blanc, tenant tous les instruments de la Passion. Sur ma foi, les instruments de la Passion font un pauvre effet sur le pont. Les anges et les saints se trouvent si bien dans les églises! pourquoi ne les y pas laisser? Ils n'ont pas l'air de se plaire ici, du moins y font-ils une figure assez déplacée.

Le port du Tibre, appelé *Ripetta,* n'a été accommodé que depuis peu par Clément XI, et l'ouvrage n'est pas aussi beau qu'il devroit l'être. On l'a revêtu de grands degrés de pierres cintrées dans le milieu, et on l'a orné de quelques fontaines et d'un petit monument surmonté d'une étoile, pour marquer que c'est un ouvrage de ce pape, dont la maison a une étoile dans ses armoiries. Ici on est fort jaloux de laisser sa marque ou son nom à chaque édifice que l'on fait construire. Si plusieurs personnes y ont part, on a grand soin de distinguer ce qui appartient à chacune d'elles; rien n'est plus propre à entretenir l'émulation que l'envie de laisser quelque mémoire durable de soi-même à la postérité : aussi faut-il avoir vu, pour le croire, combien cette émulation a fait construire ici d'édifices publics et particuliers par les souverains, les cardinaux et autres grands seigneurs. Ils approchent par là des anciens Romains, proportion gardée néanmoins à l'énorme différence de leurs facultés, qui ne leur permettent pas de faire de si vastes entreprises.

Nous disons souvent, nous autres François, que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne savent pas

dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient un air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût, etc. J'ai souvent lieu de mettre ici en parallèle le genre différent du faste des deux nations françoise et italienne; à vous le dire sans fard, celui de cette dernière me paroît infiniment plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique, et sentant mieux son air de grandeur. Ce que nous appelons le plus communément en France faire une grande figure, avoir une bonne maison, c'est tenir une grande table. Un homme riche, qui représente, à force cuisiniers, force services d'entrée et d'entremets, des fruits montés d'une manière élégante (dont l'usage, par parenthèse, nous vient d'Italie); la profusion des mets doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives. Il rassemble le plus grand nombre de gens qu'il lui est possible pour consommer ces apprêts, sans se beaucoup embarrasser s'ils sont de ses amis ou s'ils sont gens aimables; il lui suffit qu'on voie qu'il fait la chère du monde la plus délicate et la mieux servie, et qu'on puisse publier que personne ne sait mieux se faire honneur de son bien. Au milieu de cette espèce de dépense, il vit dans un embarras journalier, sans plaisir, si ce n'est même avec ennui; malaisé, malgré ses richesses; souvent ruiné, et à coup sûr oublié après la digestion.

Un Italien ne fait rien de tout cela; sa manière de paroître, après avoir amassé par une vie frugale un grand argent comptant, est de le dépenser à la construction de quelque grand édifice public qui serve à la décoration ou à l'utilité de sa patrie, et qui fasse passer

à la postérité, d'une manière durable, son nom, sa magnificence et son goût. Ce genre de vanité n'est-il pas mieux entendu que l'autre? Ne va-t-il pas mieux à ses fins? D'abord, si l'on mesure le faste par la dépense, comme cela est juste, celle de l'Italien est beaucoup plus grande ; ajoutez qu'il répand son argent parmi les métiers de première nécessité, encore plus que parmi les métiers de luxe, au lieu que parmi nous c'est le contraire. Quant au plaisir qu'on peut prendre soi-même à ces sortes de dépenses, n'y en a-t-il pas autant à voir croître sous ses yeux des ouvrages qui resteront, qu'à voir l'arrangement d'un festin qui va disparoître, outre que ce premier genre est d'une espèce plus satisfaisante et plus noble ; et quant au plaisir que l'on peut donner aux autres, n'y en a-t-il pas autant à se régaler les yeux qu'à se régaler le palais ? Une belle colonne cannelée vaut bien une bonne gélinotte. Après l'avoir vue on la verra encore : c'est un régal perpétuel, présent et à venir ; tous y sont invités nés ; et il est constant que plus la fête est générale, plus celui qui la donne sait représenter et se faire honneur de son bien.

Il me semble, mon gros Blancey, que, malgré votre abominable goinfrerie, mon suffrage doit être de quelque poids sur cet article, à moins que votre langue de serpent n'ait menti au Saint-Esprit, quand elle m'a donné dans le public la réputation d'être d'une inouïe et superlative gourmandise. Pour vous, Neuilly, qui avez l'honneur de partager ce blâme avec moi, je me tiens néanmoins assuré que votre sentiment sera conforme au mien. Je conclus de cette savante et profonde dissertation que les Italiens n'ont pas grand tort de se moquer à leur tour de notre genre de faste, *che tutto se ne va al cacatojo* (c'est leur expression burlesque), et

qu'ils seroient fondés à taxer de vilenie nos grands seigneurs, parce que ceux-ci ne font point d'édifices publics, au moins aussi bien que nous à leur faire un pareil reproche parce qu'ils ne donnent pas à manger. Mais la table est en soi une chose très-agréable : d'accord. Qui le sait mieux que moi ? C'est un amusement journalier qui forme un des principaux liens de la société. Oui, quand on mange sans faste, entre un petit nombre d'amis ou de gens qui se plaisent ensemble. C'est ce que font chez nous les gens de bon goût et d'une fortune ordinaire. Je blâme les Italiens de ne pas savoir en user de même ; mais les gens d'une fortune ordinaire ne sont pas faits pour entreprendre des constructions publiques. Ainsi ma dissertation ne les regarde pas ; elle ne se rapporte qu'aux personnes faites pour représenter. Or je soutiens que ceux-ci, dans leurs grandes dépenses de table, n'ont en vue ni le plaisir de manger, ni celui de la société ; qu'ils n'ont pour but que d'étaler un faste qu'ils se croient obligés d'avoir par état ; que l'objet de leur magnificence est fort mal choisi ; qu'ils feroient mieux, pour eux et pour les autres, de donner de petits soupers et de construire de grandes fabriques, d'avoir des berlines unies et des statues de marbre. Telle est ma thèse, en dépit de tous les arguments de Blancey : *Dixi.*

Indépendamment des curiosités anciennes et modernes dont cette ville fourmille, un seul des trois articles suivants, pris chacun en particulier, vaut la peine que l'on fasse exprès le voyage de Rome : l'église de Saint-Pierre, les fontaines, le coup d'œil du Janicule. Il est vrai que Rome paroît située tout exprès pour avoir des eaux, entourée comme elle l'est d'un demi-cercle de montagnes abondantes en sources ; mais elles sont toutes à une distance qui varie de quatre à neuf

lieues. Quelles dépenses n'a-t-il pas fallu faire pour les conduire? Les aqueducs des anciens Romains, leurs égouts, leurs châteaux d'eau sont des ouvrages prodigieux. Il en a coûté, depuis deux à trois siècles, des frais énormes pour en remettre en état une partie seulement, qui, avec quelques nouvelles adjonctions, a suffi pour fournir la ville d'une innombrable quantité de fontaines, grandes ou petites. Il n'y a presque point de place vide où l'on n'en trouve une ou plusieurs. On en rencontre à chaque pas le long des rues, dans les maisons, dans les jardins, partout. L'inégalité du terrain de la ville et ses montagnes ont donné la facilité de les multiplier par l'attention qu'on a eue de faire d'abord arriver les eaux dans des lieux élevés; de sorte que les fontaines d'en haut servent de réservoir à celles d'en bas.

Je n'imagine point d'ornements dans une ville comparables à cette profusion de sources et d'eaux jaillissantes; elles me font plus de plaisir encore que les bâtiments. Les grandes sont toujours d'un goût noble, les petites d'un goût agréable, qui quelquefois dégénère trop en badinerie, surtout dans les jardins, où, à la vérité, cela est plus supportable; mais dans les grandes, ce ne sont plus des filets d'eau, ce sont des torrents, des rivières entières qui s'échappent de tous côtés. Outre l'abondance naturelle de l'eau, on sait encore en ménager la chute avec l'adresse nécessaire pour lui donner la plus grande surface possible.

De tout ce que j'ai vu ici et ailleurs, rien ne m'a surpris davantage, au premier coup d'œil, que la fontaine de la place Navone; aussi faut-il dire que rien en ce genre n'est plus auguste ni d'une plus merveilleuse exécution. L'admirable estampe que vous connoissez n'en donne encore qu'une faible idée; elle me fit à

la première vue beaucoup plus d'effet que l'église Saint-Pierre, non que je veuille néanmoins par là égaler ces deux objets l'un à l'autre ; car Saint-Pierre est plus étonnant la millième fois que la première. Figurez-vous seulement, au milieu d'une place, cette masse de rochers percés à jour ; ces quatre colosses du Danube, du Nil, du Gange et du rio de la Plata, couchés sur les angles du rocher, versant de leurs urnes des torrents d'eau ; ce Nil qui voile sa tête, ce beau lion qui sort de sa caverne et vient s'abreuver à la fontaine ; ce cheval qui boit d'un autre côté ; ces reptiles rampant sur la montagne ; ces bouillons d'eau qui rejaillissent de tous côtés sur les pointes des rochers, et à la cime du roc un obélisque de granit, tant que l'on peut lever la tête. Avec tout ceci, la fontaine de Saint-Pierre *in Montorio*[1] m'a fait encore plus de plaisir et ne m'a guère moins causé de surprise : c'est un arc de triomphe à cinq portes au-dessus du mont Janicule ; trois grandes et deux plus petites ; au lieu de portes ce sont des nappes d'eau perpendiculaires qui en ferment le vide en retombant dans un vaste bassin. En même temps que vous jouissez d'un spectacle si neuf et si agréable, retournez la tête du côté de la ville, au moment où le soleil incliné sur l'horizon en éclaire le sommet ; voyez cet étonnant assemblage de dômes, de campaniles et de coupoles dorés, de faîtes, de façades, d'églises et de palais, d'arbres verts, d'eaux jaillissantes. Il n'y a point de coup d'œil de la ville de Paris égal à celui-ci, malgré l'ornement même qu'y ajoute la vue des environs de cette ville, infiniment plus agréables par la nature et plus embellis par l'art que les environs de Rome.

[1] La fontaine Paoline.

Le Janicule, sur lequel nous sommes à présent, est resté l'une des collines les plus élevées de Rome, se trouvant à l'extrémité du faubourg au delà du Tibre, dans un canton qui n'est sujet à être ruiné ni rebâti. Les destructions continuelles et les réédifications dans les quartiers habités de cette ville, si souvent renversée, ont tellement comblé les vallons que l'on auroit peine à reconnoître aujourd'hui l'*urbs septicollis:* tant ses sept montagnes ou, pour parler plus vrai, ses douze collines, sont effacées en plusieurs endroits par l'exhaussement successif des lieux bas, ce qui n'empêche pas, qu'à tout prendre, le terrain ne reste encore fort inégal. Les collines dont le tertre reste marqué d'une manière fort distincte sont l'Aventin, le Cœlius, le Palatin, le mont Pincius, dans la ville, et le Janicule au Trastevere : il n'y a que bien peu d'endroits, dans les lieux bas, où l'on aperçoive l'ancien sol et le vieux pavé de Rome, qui est de larges pierres plates. Dans quelques autres, lorsque l'on veut jeter les fondements d'une maison neuve, on ne trouve, jusqu'à de grandes profondeurs, qu'un terrain remué ; alors, à ce que j'ai ouï dire, il faut, pour la solidité, creuser dans ce terrain mobile les fondations aussi profondes que l'on veut donner de hauteur extérieure au bâtiment, ce qui le tient en équilibre ; mais ce sont de grands frais.

Vous voudriez que je vous fisse une description circonstanciée de tous ces édifices et palais que l'on aperçoit d'ici ; mais, mes amis, c'est un radotage : je vous dis, je vous dis, encore un coup, que cela ne se peut. Ignorez-vous l'aventure par laquelle j'ai débuté à mon entrée triomphante dans Rome? J'allai débarquer à la douane; c'étoit autrefois la *curia Antoniana.* Tandis que j'étois attaché, comme un badaud, à considérer cet admirable portique de colonnes antiques cannelées, et à

m'indigner contre les animaux indécrottables qui ont rempli les interstices de ces colonnes par un infâme torchis, pour en faire un repaire de fripons, les maudits commis de la douane fouilloient mes hardes et trouvèrent, sur le coussin de ma chaise de poste, le second volume de Misson : aussitôt confisqué au profit de l'inquisition ; c'est justement le volume de Rome; voilà mon guide-âne perdu. Ainsi vous voyez que je ne pourrai plus vous rien dire; je suis dans le cas de ce cardinal dont parle la *Satire Ménippée* :

> Son éloquence il n'a pu faire voir,
> Faute d'un livre où gît tout son savoir.
> Seigneurs États, excusez ce pauvre homme,
> Il a laissé son calepin à Rome.

Jugeant qu'il me seroit impossible de retrouver ici, chez les libraires, un livre si bien noté à l'index expurgatoire, j'ai tout tenté pour amollir le cœur de ces perfides commis; j'ai même offert de leur donner les deux autres volumes de Misson en contre-échange de celui-là. Rhétorique inutile :

> Les traîtres,
> Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que les maîtres.

C'étoit bien pis à l'autre chaise de poste, où l'on confisquoit à M. Loppin une pièce de velours ciselé qu'il venoit d'acheter à Florence; encore fut-il blâmé de toute la société pour l'avoir laissée exposée à la cupidité de ces gens-ci. Mais qui se seroit douté que, dans une ville où les ouvriers ne font point d'ouvrages, on se fût nouvellement avisé d'y établir une manufacture de velours ciselé et de déclarer de contrebande ceux des manufactures étrangères ? Cependant la bonne foi, fondée sur l'ignorance d'une loi nouvelle, et quelques se-

quins lâchés aux commis ont remis M. Loppin en possession de son velours; tandis que mon cher Misson reste damné à perpétuité. Ce n'est pas que le P. Bremont, dominicain, membre du saint-office, ne m'ait offert de le tirer de la gorge de Satan, par la toute-puissance du saint-père, si je voulois dire à Sa Sainteté que j'avois un pouvoir particulier de mon évêque pour tenir des livres défendus. Diantre ! je n'ai eu garde de me prêter à cette supercherie, de peur de tomber roide mort, comme Ananie, pour avoir menti au successeur de saint Pierre. Dans le vrai, je n'ai pas jugé que cette bagatelle valût la peine d'en parler au pape. Je me suis rejeté, pour me guider dans ma course, sur une plate et longue description de Rome, par Deseine, en marge de laquelle j'avois fait quantité de petites notes et de remarques. Mais vous n'êtes pas plus avancés, car j'ai égaré le premier tome dans une église. Voilà-t-il pas Blancey qui va dire que je perds tout ! Parbleu ! pour vous, vous n'avez pas perdu la parole.

XXXVIII. — A M. L'ABBÉ CORTOIS DE QUINCEY[1].

FINANCES. BILLETS DE BANQUE. LOTERIE, ETC.

Qui vient d'être attrappé comme un renard qu'une poule auroit pris? c'est votre serviteur. Je croyois bonnement, sur la foi des lettres de crédit de M. de Montmartel, que j'allois remplir mes poches d'or et d'argent; mais *il signor conte Giraud*, notre banquier, nous a appris ce que nous ignorions; savoir, qu'on ne sait presque ce que c'est que de l'argent à Rome, où le système des billets de banque existe depuis un temps infini; de sorte que notre grand trésorier, au lieu de nous payer en *Jules,* ne nous a proposé que des billets sur le mont-de-piété et sur la banque *del Spirito Santo*. Quoique ces billets valent ici de l'or en barre, ils ne font cependant pas notre compte; car il n'ont point cours hors de Rome, et je ne puis croire que, quand il faudra partir, messeigneurs les maîtres de poste ou autres pareilles gens veuillent nous faire crédit jusqu'à ce que nous revenions en Italie. D'ailleurs il faut même ici de l'argent réel en mille occasions, n'y ayant point de billets au-dessous d'environ vingt écus de notre monnaie. Ainsi il a fallu prendre un

[1] Depuis évêque de Belley.

R. C.

ajournement. Nous nous sommes munis d'abord de lettres de change sur Naples, dont nous allons incessamment chercher le montant; cet événement précipitera notre voyage. Ces sequins nous serviront ici pour l'argent de poche, et la plus grande partie sera précieusement mise en prison au fond d'un coffre jusqu'à notre départ. Pour le séjour, nous avons pris du papier pour la grosse dépense. Il sembleroit, quand on a ces billets, qu'il ne seroit plus question que d'en aller, comme cela se dit, toucher le montant à la banque; mais ne vous y fiez pas, ils vous couperont vos billets en d'autres moindres, et vous donneront seulement un *poco di denaro* pour faire l'appoint. Le seul secret de tirer d'eux de l'argent, ce seroit de n'avoir à leur présenter que des billets tout ronds de vingt écus; aussi, pour n'y être pas attrappés, les rusés n'en fabriquent presque point de cette somme, et font presque tous les moindres billets de quelque chose au-dessus. A cela près, la confiance et la sûreté en cette banque ont été extrêmes jusqu'à présent. C'est de là que Law avoit pris l'idée de ce *système* qui nous a fait tant de mal en France, et qui, au vrai, n'étoit pas mauvais en soi, s'il eût été retenu dans de certaines bornes, puisqu'en même temps qu'il multiplioit l'agent universel, il en facilitoit le transport et le commerce; mais il ne falloit pas avoir affaire à un prince trop facile, et à une nation fougueuse qui pousse tout à l'extrême.

Law est mort à Venise, n'ayant laissé pour tout bien à sa mort, de tant de millions qu'il avoit maniés, qu'environ 80,000 écus, presque tout en meubles et en tableaux, dont il étoit fort amateur. Je tiens ce fait de son exécuteur testamentaire. Il vivoit de la pension de ministre d'État. C'étoit un génie hardi, qui ne s'occupoit guère du soin d'amasser des richesses, et qui

n'étoit sensible qu'à celui de mettre à exécution des idées souvent trop vastes.

Les Italiens sont tout autrement modérés, et les choses subsistent longtemps avec eux sur le pied où elles ont été mises. On a cependant donné ici, à la longue, dans un des inconvénients qui nous ont fait tant de tort; c'est de fabriquer une quantité de billets dont la somme va fort au delà de l'argent monnoyé qui est dans l'État; ce qui réduit à la nécessité de faire de gros emprunts pour faire face dans l'occasion, et a chargé l'État de dettes immenses qui, allant toujours en se multipliant, comme cela est inévitable, pourront bien enfin tout culbuter. L'argent effectif est aujourd'hui si rare à Rome, qu'à peine en aperçoit-on. On dit même que sous le règne du pape actuel on a pris, pour le multiplier, le parti le plus détestable de tous, c'est d'en affoiblir le titre : voilà le moyen d'achever de tout décrier vis-à-vis l'étranger. Les murmures sont grands ici sur ce pitoyable état des finances, et sur ce que sous ce pontificat-ci l'espèce est plus rare qu'elle n'a jamais été. On se figure que les Corsini, voyant approcher la mort de leur oncle, transportent le peu qu'il en a à Florence, leur patrie, et l'on est fort dans l'intention, au prochain conclave, de prendre un pape romain, ou du moins natif de l'État ecclésiastique, pour que l'argent que prendront ses parents reste au moins dans le pays papal. Quoi que l'on fasse, il ne faut pas croire, néanmoins, qu'on apportera jamais grand remède à cette maladie des finances, non plus qu'aux autres désordres du gouvernement, à cause des variations continuelles de ses vieux souverains, qui, étant élus dans un âge trop avancé pour avoir de longues vues, ne songent qu'à passer le moins mal possible le temps de leur pontificat, et à établir, pendant qu'il dure, le crédit et la

fortune de leur famille (ce qu'on appelle ici le *népotisme*), sauf ensuite à ceux qui leur succéderont à se tirer d'affaire et à pourvoir aux choses comme ils aviseront. J'ai ouï assurer ces jours-ci à des gens qui en doivent avoir connoissance que la chambre apostolique devoit à présent près de 380 millions de notre monnoie. Il n'est plus question d'acquitter jamais la totalité de ces capitaux; ce seroit une entreprise presque impossible. On se contente d'en payer l'intérêt, qui, je crois, étoit dans le temps de l'institution à six pour cent, et n'est plus aujourd'hui qu'à trois. Le payement de ces intérêts est assigné sur les revenus qui proviennent de différentes provinces de l'État ecclésiastique. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait encore manqué à ces assignats; ainsi ces dettes sont regardées comme fort bonnes et comme le meilleur effet qu'on puisse avoir à Rome, où les terres ne rendent que fort peu.

Mais le grand mal, c'est que les gros créanciers du pape ne sont pas ses sujets, ce sont des Génois et des Florentins, ce qui fait sortir tout l'argent ecclésiastique hors de l'État, ou, pour mieux dire, il n'y en entre point, et l'argent qui devroit venir fait toujours un tel circuit, par le maquignonnage des payeurs, qu'il va aboutir entre les mains des Génois ou des Florentins. Le pape n'a ni mines, ni vaisseaux, ni commerce par terre ou par mer, très-peu de manufactures. Tout son revenu vient des impôts qu'il tire, comme prince temporel, de ses sujets, qui, à cet égard, sont extrêmement peu chargés, et de la distribution qu'il sait faire par l'Europe de son parchemin. Cette distribution est lucrative, mais non pâs autant qu'on se le figure ordinairement. Je tiens du cardinal de Tencin que ce qu'il tire de la France ne va pas à plus de cinq à six cent mille francs par année commune; mais toutes ces sommes

étrangères ne sont payées qu'en remises sur les banquiers des pays qui ont l'argent, lesquels s'entendent avec les créanciers de l'État ecclésiastique pour leur payer l'argent à eux-mêmes, qui par là n'a jamais l'honneur de voir Rome. Ainsi, cela n'apporte point d'argent en cette ville, où d'ailleurs rien n'y en produit.

Le mont-de-piété et la banque du Saint-Esprit sont les deux endroits où l'on paye. Ce premier lieu surtout a un très-bel établissement, fort bien inventé et fort profitable tant au souverain qu'à ses sujets, à qui il épargne beaucoup de mauvais marchés. Tous ceux qui ont besoin d'argent, riches ou pauvres, y vont emprunter pour un an, sur des gages qu'ils y déposent, nippes, argenterie ou bijoux, etc., dont on leur donne une reconnoissance; on fait estimer très-loyalement par des connoisseurs la valeur de l'effet, et le mont-de-piété prête sur ces nantissements pour une année, avec intérêt à deux pour cent, presque jusqu'à concurrence de la valeur de l'effet; je pense que c'est jusqu'aux quatre cinquièmes. Si la somme est au-dessus de trente écus romains, qui font plus de cinquante des nôtres, on ne prend point d'intérêts pendant la première année. A défaut de retirer l'effet au bout de l'année, on le garde encore autant de temps, après quoi on le fait vendre. Le Mont-de-Piété se paye de ce qui lui est dû, intérêts et capital, et s'il y a du surplus, on le garde en dépôt pour le rendre au propriétaire, quand il viendra le redemander. Il y a là de grands magasins où toutes choses sont serrées et rangées en bon ordre. Les gens les plus riches de Rome et les plus rangés, pour s'épargner le soin et le risque de garder beaucoup d'argent chez eux, font porter leurs revenus, à mesure qu'ils les reçoivent, à l'une de ces deux banques publiques, et tirent dessus à mesure qu'ils ont quelques payements

à faire. On ne refuse pas même de payer au delà du dépôt, quand il a lieu; mais lors du décompte on fait payer l'intérêt.

Ces deux banques ont perdu beaucoup de leurs anciennes richesses; on n'y trouve plus, à beaucoup près, la même quantité d'*effettivo*, c'est-à-dire d'argent monnoyé. J'ai oui dire qu'il y a une douzaine d'années les fonds ordinaires étoient encore communément d'un million d'écus romains, et qu'aujourd'hui ils ne roulent que sur environ cent trente mille. Tout, comme je vous l'ai dit, s'y paye et s'y délivre en papier ou *carta*. Cependant leur crédit est si grand que si le pape en vouloit créer une nouvelle, en assignant le payement des intérêts sur quelqu'une des parties libres de l'État ecclésiastique, on ne doute pas qu'on n'y portât, en très-peu de temps, assez de fonds pour en faire le premier établissement. Ceux qui veulent vendre les actions qu'ils ont là-dessus en trouvent aujourd'hui cent vingt-huit pour cent, et cela ira toujours en augmentant. Il est assez singulier de voir qu'à mesure que le revenu diminue, le capital augmente. Je ne doute pas qu'il n'en faille attribuer la cause au mauvais état des fonds de terre, dont le dépérissement a mis dans la nécessité de se pourvoir de cet effet-ci, faute de meilleur. Le pape Benoît XIII voulut mettre l'intérêt des actions à deux pour cent; ce bruit, néanmoins, ne les fit baisser qu'à cent dix-huit.

Le pape actuel, pour grossir ses fonds, a établi dans son État une espèce de loterie qui se tire tous les mois, ou plutôt un biribi fort compliqué, semblable au jeu de Gênes, dont je vous ai déjà fait mention quand j'y étois[1]. Il me seroit, je crois très-difficile de vous don-

[1] Voyez tome I, page 56.

ner en peu de mots une idée claire de ce jeu singulier. Il consiste dans l'extraction de cinq noms propres hors d'une roue qui en contient quatre-vingt-dix. Si le ponte joue simple, il le peut faire de deux manières : 1° en pariant pour un nom ; si ce nom est tiré dans les cinq, il gagne un peu plus de treize fois sa masse; 2° en pariant que le nom qu'il a choisi viendra dans un tel ordre, par exemple le quatrième, auquel cas il gagne environ soixante-dix fois sa masse. Si le ponte joue double, il peut le faire également de deux manières : 1° en pariant que deux noms choisis viendront dans le tirage, auquel cas il gagne un peu moins de deux cent soixante-dix fois sa masse; 2° en pariant que, de tout autant de noms qu'il en veut choisir, il en sortira deux dans le tirage des cinq ; alors il gagne de même deux cent soixante-dix fois sa masse. Mais il faut de cette manière qu'il paye autant de fois la masse que le nombre des noms qu'il a choisis se peut combiner par deux ; en dix façons il paye dix masses. On joue de même triple de deux manières, et on gagne 3,430 et tant de masses; soit, 1° en pariant que trois noms choisis viendront cumulativement parmi les cinq du tirage ; 2° en choisissant tant de noms qu'on veut, en pariant pour trois de ces mêmes noms parmi les cinq; mais dans ce cas on paye autant de fois la masse que la quantité de noms choisis peut se combiner par trois. Enfin on joue par triple, double, et c'est la manière la plus usitée; ainsi on choisit tant de noms qu'on veut, s'il en vient deux, on gagne le prix du jeu double; s'il en vient trois, l'on gagne le prix du jeu triple, et en jouant de la sorte l'on paye la masse autant de fois que le nombre de noms choisis se peut combiner en deux et trois façons.

Autant qu'on vient de me l'expliquer, ou plutôt au-

tant que je l'ai pu comprendre après une très-grande contention d'esprit, voilà, en substance, ce que c'est que ce jeu extraordinaire, où il se perd tant d'argent en Italie; mais il est aisé de voir qu'il est très-désavantageux pour les pontes, et encore plus, à ce qu'il me semble, que ne sont nos loteries, pharaon et biribi; cependant l'espoir du gros gain y attire, comme aux nôtres, quantité de gens de toutes les provinces. Je ne vous ai marqué que les payements par nom bres ronds faute de me souvenir des nombres au juste. Le fonds du jeu romain monte, à ce que l'on dit, à plus de cent mille écus par mois. Là-dessus il y a gros gain certain pour le pape, gain qui est porté dans ses coffres en argent comptant. S'il étoit mis dans les banques publiques, il pourroit y remédier au défaut d'argent effectif; mais loin de là, la chambre apostolique le fait elle-même passer dans les pays étrangers, comme la Toscane, Gênes ou Naples, afin d'y gagner le profit qui est offert par ceux à qui cet argent est donné en échange de billets à prendre sur Rome.

Je ne veux point quitter la banque ni les banquiers sans vous faire part d'une bonne fortune que j'ai eue chez le *signor conte Giraud*. Après de grandes excuses sur ce qu'il ne nous donnoit pas à dîner, n'étant point dans cet usage, il me pria de lui permettre de me présenter quelques bouteilles de vin de France, pour me dédommager de la froideur et de la platitude de ceux du pays. Cette permission lui ayant été donnée de grand cœur, à mon retour je trouvai dans notre palais six belles douzaines de bouteilles de vin de Champagne, moitié rouge, moitié blanc. Ma foi! le cadeau est tout à fait honnête; j'aimerai ce banquier à la folie, pourvu que son vin n'ait pas de déboire et que je n'aille pas le retrouver dans l'escompte des lettres de change. Les

gens qui donnent beaucoup sont sujets à prendre de même. En attendant, voici un petit fonds pour le ménage, non sans besoin, car nous avons fait recrue de deux voyageurs fort altérés. Ceci vous annonce que nos compatriotes viennent d'arriver cette semaine. Mardi, en m'éveillant, un de mes gens m'annonça qu'il venoit d'apercevoir dans la place un de ceux de Legouz. Je me levai à la hâte et courus les embrasser à l'auberge du Mont-d'Or, où ils avoient mis pied à terre la veille, fort tard. Migieu étoit déjà en course; Legouz étoit encore au lit. Nous avons commencé à perte d'haleine cent discours interrompus. Je vois qu'il y a parfois de petites noises dans la société des survenants; cela est tout simple. Un voyage est comme un mariage; on se voit jour et nuit; on se pratique, on se contraint si peu qu'il en résulte souvent du malaise et quelquefois de l'humeur. Nous n'en sommes pas toujours exempts entre nous quatre; mais nous sommes convenus tacitement de crier comme des démons pendant une mortelle seconde, après quoi autant en emporte le vent; la minute suivante on n'y fait pas attention. Il y a ici deux autres gentilshommes françois qui avouent de bonne foi que de partie faite ils s'étranglent tous les matins; encore conviennent-ils que cela vaut mieux que d'être seul en pays étrangers, et ils ont raison.

J'ai amené nos deux arrivants dans notre susdit palais, où, en nous retranchant, Lacurne et moi, chacun une pièce de nos appartements, nous avons trouvé moyen de loger Legouz. Pour Migieu, *surgat junior*, il a pris un logement dans le voisinage, et nous faisons ménage en commun. Nous voilà donc aujourd'hui tous six emmaisonnés, avec un nombreux cortége de domestiques, tant de chaises de poste qu'on ne sait où les

fourrer, outre trois vénérables carrosses antiques, à qui la place d'Espagne sert de remise. Depuis le *Principe di Blaisy*[1], votre patrie n'avoit pas fourni dans Rome un si grand train; j'espère pourtant que nous n'y mangerons pas, comme lui, cinquante mille écus chacun, pendant notre séjour.

A propos, messieurs les gens d'église, de quoi vous avisez-vous de vouloir interrompre la liberté publique par une licence plus grande encore? Nous avions pris la coutume d'avoir la nuit, comme en France, de grands flambeaux derrière nos carrosses. On nous a fait dire que cela étoit hors d'usage, et que les citoyens romains ne goûtoient pas cette illumination nocturne, qui, éclairant quelquefois les passagers plus qu'ils n'auroient voulu, pourroit nous attirer quelque mauvaise affaire.

J'ai pensé que l'avis venoit de quelque prélat honteux; j'entends de quelque prélat honteux qui est bien aise d'exercer en secret sa charité envers le prochain. Il est pourtant dur d'aller à tâtons, l'hiver, dans une ville où il n'y a point de lanternes. Il a fallu se réduire à en porter une petite attachée au brancard. Tous les carrosses mal graissés rôdent ainsi la nuit en gémissant, semblables à de pauvres âmes du purgatoire, en ce lugubre équipage; encore crie-t-on quelquefois: *Volti la lanterna;* c'est-à-dire : *ne me troublez point dans mes opérations*, et chacun obéit à l'ordre. Voyez s'il y a rien de plus gracieux que cette liberté citadine, dont on jouit ici sous la protection du saint-père.

Adieu, mon bel abbé; mille tendresses et compli-

[1] M. Joly de Blaisy, président au parlement de Dijon, avait déployé un si grand faste à Rome, qu'il y était qualifié de prince

ments à votre belle-sœur et à tous les vôtres. Ma lettre ne sera pas de fraîche date : j'ai trouvé cette première page que j'avois commencé à vous écrire peu après mon arrivée et j'ai continué sur le même chapitre. Vous en ferez part à Neuilly.

d'un coucher du soleil à l'autre, le cadran de l'autre tour les marque à la françoise, par le passage du soleil au méridien; c'est la seule horloge de Rome qui soit réglée de cette manière. Comment les Italiens peuvent-ils persister dans leur mauvaise méthode, qui rend chaque jour et chaque heure de la journée inégaux? Elle n'a d'autre commodité que pour les voyageurs, à qui elle donne le petit avantage de toujours savoir combien il leur reste d'heures de soleil pour faire route. Au reste, on est bientôt fait à l'une des manières comme à l'autre; et nous tenons depuis huit mois nos montres réglées sur celles du pays. C'est dans cette église qu'est ce fameux tableau de la *Descente de croix*, par Daniel de Volterre, si estimé du Poussin, qui le jugeoit un des quatre premiers tableaux de Rome. Quelque mérite qu'ait ce tableau, quelque respect qu'on doive avoir pour le suffrage du Poussin, j'aurois peine à mettre dans ce rang l'ouvrage en question. Le couvent est situé en bon air et en belle vue; il a un jardin, un beau vaisseau de bibliothèque, et de très-honnêtes moines qui savent plus que leur métier. J'y ai trouvé un P. Jacquier, très-habile géomètre, qui travaille avec un sien compagnon[1] à un commentaire, en quatre volumes in-quarto, sur les principes de philosophie de Newton. Les premiers volumes s'impriment actuellement à Genève. J'ai ouï dire beaucoup de bien de cet ouvrage. Vous savez ce que disoit Malebranche, que Newton étoit monté au plus haut de la tour et avoit tiré l'échelle après lui. Le P. Jacquier[2] fabrique une nouvelle échelle pour pouvoir l'atteindre. Je

[1] Le P. Leseur. R. C.

[2] Le P. Jacquier mourut à Rome le 29 août 1788, à l'âge de soixante-dix-huit ans. R. C.

lui reprochai en riant son ingratitude, d'avoir préféré la méthode newtonienne à celle de Wolff, qui a si bien mérité de l'ordre des Minimes par son traité *De minimis et maximis* : mauvaise pointe!

Près de la Trinité, ne manquez pas de voir la villa Medici; vous y trouverez une maison revêtue de bas-reliefs antiques, un joli parterre, un obélisque autrefois placé dans le cirque de Flore, quelques fontaines agréables, surtout celle où est un excellent lion, une montagne factice en pyramide, recouverte d'arbres disposés régulièrement, avec un petit castel au sommet; des colonnes et des marbres dans les appartements et diverses statues antiques, tant en dedans de la maison qu'au dehors. Sans doute que vous n'oublierez pas la Niobé et ses enfants, histoire entière par Phidias ou par Praxitèle. (Dieu me damne si je me souviens lequel des deux!)[1] C'est un ouvrage très-célèbre; mais il y a des antiques plus belles que celle-là. Vous serez consolé de n'y plus trouver la Vénus de Médicis; car vous l'avez déjà vue à Florence, où on l'a fait transporter depuis plusieurs années : on la cassa en la voiturant. Oh! les damnables maladroits! Par bonheur on l'a si bien rejointe qu'on ne s'en aperçoit point du tout.

Vous avez encore aux environs de notre place le vaste palais d'Espagne, habité par notre ami le cardinal Aquaviva, de qui j'aurai souvent occasion de parler.

L'église Saint-André *delle Frate*, avec son dôme sin-

[1] Aujourd'hui, à Florence, au Musée *degl' Uffizi*. L'attribution à Praxitèle, aidé de Phidias, se fonde sur un passage de Pline et sur une épigramme grecque. Cinq des seize statues qui composent le groupe sont, en tout cas, des ouvrages d'une beauté sublime.

gulier, demi-dôme et demi-clocher, par le Borromini, qui ne peut se défendre des inventions d'un goût bizarre. Le collége de *Propaganda Fide*, où l'on engraisse des missionnaires pour donner à manger aux cannibales. C'est, ma foi ! un excellent ragoût pour eux que deux pères franciscains à la sauce rousse. Le capucin en daube se mange aussi comme le renard, quand il a été gelé. Il y a à la Propagande une bibliothèque, une imprimerie fournie de toutes sortes de caractères des langues orientales, et de petits Chinois qu'on y élève, ainsi que des alouettes chanterelles, pour en attrapper d'autres. J'y vais voir quelquefois le prélat Monti, Bolonnois, frère de feu notre cordon-bleu, et souvent le P. Fouquet, notre compatriote, avec qui j'ai des conversations sur la Chine, qui ne finissent point. Monti est bibliothécaire en chef de la Propagande: il sera bientôt cardinal. C'est un homme de mérite et savant dans la littérature orientale. Je m'expliquois l'autre jour avec lui, sur la pensée que j'avois que l'on pourroit peut-être retrouver dans les manuscrits arabes quelques traductions de nos anciens historiens perdus. Il m'a ôté toute espérance à cet égard, en me disant que les Arabes n'ont jamais mis le nez dans aucun livre grec ou latin, qu'autant qu'il étoit relatif aux études de leur goût, telles que l'astrologie, la médecine ou la philosophie d'Aristote ; que c'est par là que nous avons recouvré les traductions arabes de l'*Almageste* de Ptolémée et quelques autres de ce genre; que, pour l'histoire des nations étrangères à eux, ils ne s'y sont jamais adonnés, et que, très-peu curieux de s'instruire de celle de notre Europe et des livres qui en traitent, ils se contentent d'apprendre celle de leur pays, dans leurs propres livres, remplis de fables.

Le palais Borghèse, de l'architecture de Longhi, est

assurément un des beaux édifices de Rome. Il est situé sur une petite place carrée, où est la façade d'entrée; mais la façade la plus longue et la plus belle est celle de côté. Le bâtiment est une espèce de pentagone irrégulier, presque de la forme d'un clavecin. La première cour est carrée, formée par quatre corps de logis à plusieurs étages, autour desquels, en dedans, règnent deux portiques, colonnades ou loges, comme il vous plaira de les appeler. La première d'ordre dorique, et la supérieure d'ordre ionique, portant un attique qui va jusqu'au toit. Le second portique est fermé par une balustrade entre les colonnes, et forme une tribune ou corridor, faisant le tour et la desserte des logements. Les fenêtres des chambres donnent sur le corridor; les appartements en sont moins éclairés, mais aussi plus à l'abri du soleil. Cette manière de bâtir avec deux ou trois colonnades l'une sur l'autre est tout à fait magnifique; et c'est ainsi que sont construits ici la plupart des grands palais. Les appartements d'en bas sont composés d'une suite de salles et galeries remplies de tableaux. On a fait paroître l'enfilade encore plus longue qu'elle ne l'est, par un artifice fort agréable. La pièce de l'extrémité donne sur le Tibre et est ouverte par une porte-fenêtre; dans le terrain vis-à-vis, de l'autre côté du Tibre, on a pratiqué une suite de jets d'eau qui, vus de l'autre bout de l'appartement, forment un joli coup d'œil; la perspective est terminée par un petit bâtiment décoré; toute cette distance paroît appartenir à la maison. Dans les salles, les embrasures des portes et les tables sont d'albâtre, aussi bien que certaines fontaines à jets d'eau naturels, retombant dans des bassins de marbre. Le milieu de l'appartement est égayé par un petit jardin de fleurs avec force jets d'eau. Je ne vous parle pas des cheminées, qui, dans ce pays-

ci, ne sont que de grandes ouvertures carrées, revêtues de marbre : on n'y veut ni on n'y cherche la façon que nous y faisons en France. Ce qu'il y a de plus considérable au palais Borghèse, c'est l'immense quantité de tableaux. Là-dessus, je vous renvoie, à l'ordinaire, au mémoire général, où j'en ai mentionné quelques-uns des principaux. Au reste, tous ces grands appartements si vastes, si superbes, ne sont là que pour les étrangers : il ne sont pas logeables pour les maîtres de la maison, n'ayant ni cabinets, ni commodités, ni meubles de service ; et même de ceci il n'y en a guère dans les logements du haut, qu'on habite. Demandez à ces gens-ci, tant que vous voudrez, de la magnificence et de la grandeur ; mais n'en attendez rien d'agréable et de bon goût pour les choses d'usage. Les meubles et l'arrangement qu'on a une fois mis dans une maison y subsistent à tout jamais, *al dispetto* de toutes les variétés de modes parisiennes : ils ne se piquent guère non plus de belles tapisseries. Tout l'ornement des pièces consiste en tableaux, dont les quatre murailles sont couvertes du haut en bas, avec tant de profusion et si peu d'intervalle, qu'en vérité l'œil en est aussi souvent fatigué qu'amusé. Ajoutez à cela qu'ils ne font presque aucune dépense en bordures, la plupart des cadres étant vieux, noirs et mesquins, et que, pour y en mettre une si furieuse quantité, il faut bien mêler grand nombre de choses médiocres parmi les belles. Je me souviens d'une galerie du palais Giustiniani qu'on s'est piqué de remplir uniquement de Vierges de Raphaël. Il y en a, en effet, des centaines ; mais pour un bon original, trente mauvaises copies.

Vous avez vu les Borghèse à la ville ; voulez-vous les venir voir à la campagne, hors de Rome, près de la porte du Peuple, où vous ne les trouverez pas moins

magnifiques? Leur maison de campagne et celle des Panfili sont, à mon gré, les plus belles de Rome, soit par l'étendue, soit par l'agrément des jardins, soit par le nombre prodigieux des choses rares qu'elles contiennent. La villa Borghèse fourmille de statues antiques et modernes, en dedans et au dehors. Le jardin a de longues allées, des parterres, des bois, des parcs, des volières. La maison a des incrustations de bas-reliefs, des colonnes de porphyre, des tables et des vases de marbres précieux, divers tableaux et une galerie pleine, ainsi que le reste des appartements, d'incomparables statues. Vous y verrez le *Gladiateur combattant;* le coryphée des statues antiques. Jugez ce que c'est, car enfin, quelque beauté qu'on reconnoisse dans nos statues modernes qui se voient à Rome, à Versailles, à Florence, etc., on ne sauroit se dissimuler qu'elles sont loin, bien loin d'égaler la perfection des plus belles antiques, surtout de celles qui sont dans le style grec. Celle du *Gladiateur* passe pour la plus parfaite de toutes, aux yeux de certains maîtres de l'art; à mon gré ce seroit le *Laocoon*, mais il faut en croire les connoisseurs. Ils assurent même que cet admirable *Gladiateur* n'est pas exempt de tout défaut dans les proportions de ses diverses parties. Les Borghèse le trouvèrent dans les ruines d'*Antium*, du vivant de leur oncle le pape Paul V.

Vous y verrez l'*Hermaphrodite*, autre antique de la première classe, trouvé dans les jardins de Salluste. Le dessus du corps est d'une femme et le bas d'un jeune garçon. La figure est couchée dans une telle attitude que l'on n'aperçoit qu'un des sexes à la fois. Elle dort sur un matelas de marbre blanc, fait par le Bernin. C'est un de ses plus étonnants ouvrages; à le voir et à passer la main dessus, ce n'est pas du marbre, c'est un vrai ma-

telas de peau blanche ou de satin qui a perdu son lustre. Le Bernin excelle dans les ouvrages où il faut de la mollesse et de la délicatesse. Mais son goût maniéré est bien loin de la fierté, du grand goût et de la simplicité de l'antique, comme il est aisé d'en juger en ce lieu-ci même, par la comparaison de quelques-unes de ses plus fameuses pièces avec les antiques placées dans leur voisinage. Plus, le *Faune* portant dans ses bras le petit Bacchus; plus, le *Bélisaire mendiant*; plus, *Sénèque* expirant dans le bain, statue de basalte, tirant sur la pierre de touche. Il est debout, les pieds dans une cuvette, les jambes foiblissantes, tout le corps s'affaissant, vieux, hideux, tel enfin que vous le voyez dans le vilain et désagréable tableau de Du Tilliot[1]. Oh! le dégoûtant philosophe! C'est le cas de dire avec Chapelle, que le sculpteur l'a si bien fait

> Triste, ridé, noir, effroyable,
> Qu'il ressemble, en vérité, moins
> Au bon Sénèque qu'au grand diable

Sur le surplus des antiques, je vous renvoie à la notice générale. Parmi les modernes, les pièces les plus distinguées sont deux morceaux célèbres du cavalier Bernin. *David frondant Goliath* : la statue est légère et son expression a beaucoup de force; mais il fait une moue de la bouche et fronce les sourcils d'une manière qui sent l'affectation et qui n'a rien de noble ni de satisfaisant à la vue. J'aime bien mieux le groupe d'*Apollon près d'atteindre Daphné*, qui se change en laurier. La figure de Daphné, longue et élancée, ne paraît retenue que par les doigts des pieds, déjà roidis

[1] M. Lucotte Du Tilliot, grand amateur d'antiquités, demeurait à Dijon, où il est mort en 1750. R. C.

et formés en racines. L'attitude de l'Apollon n'est pas moins bonne. Les contours des corps, la beauté des airs des têtes, et surtout les expressions, sont pareillement merveilleux : dans l'une, la crainte ; dans l'autre, la surprise. Cet ouvrage, l'un des meilleurs du Bernin, est de la première classe parmi les modernes. Avec tout cela, je m'en tiens toujours à ce que j'ai dit plus haut de cet artiste.

La colonne vulgairement nommée Antonine a donné le nom à une petite place carrée assez jolie, d'où l'on découvre à son aise tout ce grand pilier; car c'en est un plutôt qu'une colonne. Il est bien mieux situé que la colonne Trajane, étant entièrement découvert avec toute sa base. Cependant la colonne Trajane paroît beaucoup plus élevée. Nous en jugeâmes tous de même, et pensâmes devenir fous de la berlue, quand on nous eut unanimement assuré comme une chose certaine que, mesures prises mille fois pour une, l'Antonine étoit constamment beaucoup plus haute. Dites-moi comment cela se peut faire. Ce n'est point parce qu'on regarde de plus près la Trajane, qui est située dans une place plus étroite, car ces deux objets se découvrent de fort loin par-dessus tous les bâtiments. On a beau savoir que l'une est plus basse que l'autre, c'est toujours celle-là qu'on juge la plus haute, de loin comme de près. Il s'en faut de beaucoup que celle-ci vaille la Trajane; les bas-reliefs ont moins de bosse et ne se voient pas aussi bien. D'ailleurs elle est toute noircie et gâtée d'un côté. On prétend que ce sont les Goths qui, en haine de ce que les victoires remportées sur eux faisoient le sujet de ces sculptures, les ont ainsi défigurées par le feu, n'ayant pu venir à bout de jeter à bas le monument en entier. C'est chose impossible à comprendre que les barbares aient été faire des

échafauds prodigieux, pour brûler ces pierres en plein air, d'un còté seulement, au lieu de briser les bas-reliefs à coups de marteau dans tout le tour. Il paroît néanmoins que le marbre a été comme brûlé et calciné à force de feu. Les victoires qu'on y a représentées sont celles de Marc Aurèle et non celles d'Antoninus Pius. Je ne sais donc pourquoi on l'appelle Antonine[1]. Je ne suis pas monté au-dessus, comme je l'ai fait pour la Trajane : on me dit que l'escalier du dedans étoit ruiné et peu praticable. Ce monstrueux pilier n'est que de vingt-huit morceaux de marbre de Paros. Je remets à vous parler plus au long de ces étonnantes fabriques à l'article de la colonne Trajane, que j'ai mieux vue et qui n'est que de dix-sept pierres, chapiteau, base et fût. O Romains! vous étiez de grands hommes, d'un grand courage, et les entreprises prodigieuses ne vous étonnoient guère!

Il y a dans la même place Colonna une assez jolie fontaine à guéridon. Le palais Chigi fait un des côtés de la place. C'est une vaste et belle maison, riche en statues et tableaux, en meubles, en livres, en manuscrits. J'en ai mis à part un des meilleurs, toujours pour l'objet que vous savez. Les tableaux viennent, ce me semble, en partie de la reine de Suède, outre tous ceux qu'acheta feu M. le régent. Parmi les statues, je distingue une *Tullie*, fille de Cicéron... ; le groupe d'*Apollon*, *qui saisit Marsyas;* il tient son couteau et lui fait une mine qui ne promet pas poires molles. Marsyas a une peur de tous les diables.... Le fameux buste de Caligula en porphyre, posé sur une colonne d'agate orientale..... Un *Gladiateur mourant*..... et

[1] Cette erreur subsista jusqu'à l'époque où la véritable colonne d'Antonin le Pieux fut découverte dans le jardin des prêtres de la Mission. (Voir la note, p. 49.) R. C.

plusieurs Vénus dans le goût de celle de Médicis, l'une desquelles n'est, en vérité, guère moins belle, et mérite bien d'être appelée la Vénus de Chigi. En général, presque toutes les Vénus sont travaillées dans le goût de ces deux-ci. L'autre jour, dans les intervalles du pharaon, je raisonnois de ceci chez la princesse Borghèse avec le chevalier Marco Foscarini, ambassadeur de Venise, homme d'un esprit et d'un feu surprenants. J'attribuois cette ressemblance, si commune dans ces sortes d'ouvrages, à la simple envie de se régler sur le modèle d'un célèbre original. Il va plus loin sur le même fond de pensée ; il prétend, et avec raison, que les anciens, par rapport à leurs dieux, cherchoient à se former une image fixe de ces êtres chimériques, déterminée sous une certaine ressemblance supposée véritable, tant dans les traits que dans toute l'attitude du corps ; ainsi que nous nous figurons, dans nos tableaux de dévotion, par exemple, Jésus-Christ avec une certaine forme de visage, et que nous représentons assez constamment saint Pierre avec une tête chauve, des cheveux courts, une barbe mêlée, courte et frisée, un vêtement vert et jaune, etc. ; de sorte que, lorsqu'un habile sculpteur fut parvenu le premier à faire une belle statue de Vénus ou de Jupiter, conforme aux idées répandues, chacun s'écria : « Voilà Jupiter, voilà Vénus ; il a raison, ce sont bien eux-mêmes. » Dès lors le caractère demeura fixé, les artistes qui voulurent réussir ne durent plus rendre autrement leurs figures que selon ce type convenu. En effet, une Vénus, un Jupiter, qui n'ont jamais existé, sont aussi faciles à reconnoître aujourd'hui parmi les antiques, à leur prétendue ressemblance, qu'un Auguste et un Marc Aurèle, dont nous avons les médailles contemporaines.

Voilà la véritable colonne d'Antonin, dans la place voisine, près Monte Citorio. On l'a déterrée depuis une trentaine d'années, et on l'élèvera quand il plaira à Dieu; il seroit pourtant bien temps, car elle ne fait qu'embarrasser dans la rue, sans qu'on puisse la voir, quoique couchée tout de son long, à cause d'un encaissement en forme de toit dont on l'a couverte pour la préserver des injures du temps et des badauds. J'ai guigné par un trou et j'ai aperçu des bas-reliefs sur une assez belle base. Je ne sais s'il y en a sur le fût du pilier; on lui donne six à sept toises de longueur. Voici l'inscription qu'on m'a dit être gravée sur une des faces du piédestal :

« *Divo. Antonino. Avgvsto. Pio. Antoninvs. Avgstvs. Et L. Vervs. Avgstvs. Filii* [1] »

Le palais public de Monte Citorio, de l'architecture du Bernin et de Fontana, a l'une des plus belles façades et des plus étendues qui se voient d'ici. J'y trouve dans la construction un défaut qui me déplaît et qui néanmoins ne peut y avoir été mis qu'exprès. Les deux parties de la face qui accompagnent l'avant-corps du logis, au lieu d'être parallèles à l'avant-corps, sont diagonales et fuient obliquement, sous un angle saillant de quelques degrés; c'est une affectation dont l'effet ne vaut rien à l'œil. Ce palais est le Châtelet ou, si vous le voulez, le bailliage de Rome. On y plaide en première instance, sauf appel. Il n'y a rien à voir en dedans que des greffes et des salles d'audience, si ce n'est l'appartement de M. Furietti, où sont les deux

[1] Cette colonne, trouvée sous terre en 1705, était de granit rouge et de 47 pieds de long sur 17 de circonférence. Endommagée depuis dans un incendie, elle a été employée par fragments, sous Pie VI, à diverses restaurations. Le piédestal a été transporté dans les jardins du Vatican. R. C.

beaux centaures de pierre de touche et la mosaïque antique dont je vous ai déjà parlé dans une lettre précédente.

Derrière ce palais est le théâtre de Capranica, dont je n'ai garde de vous dire aucun bien; il m'en a coûté mon bel argent pour y louer une loge pour tout mon hiver. Je n'y suis allé qu'une fois, à la première représentation de *Mérope,* qui s'est fait attendre très-longtemps après le jour indiqué, et encore je payai à la porte, car les abonnements ne sont pas comptés aux premières représentations. J'étois mal assis; il y avoit une foule à étouffer; les décorations n'étoient ni finies ni tendues; on voyoit les murailles de tous côtés, les violons ivres, les rôles mal sus, les acteurs enrhumés, une Mérope abominable, un Polyphonte à rouer de coups de canne. Le lendemain le gouverneur de Rome fit mettre en prison l'entrepreneur, la pièce et les acteurs. *In questo modo fu finita la commedia.* Je n'ai revu ni l'opéra ni mon argent. Tout le prix des loges s'est trouvé délégué par l'entrepreneur aux ouvriers qui avoient travaillé. Le gouverneur a jugé qu'il valoit mieux que la banqueroute tombât sur les abonnés que sur eux; ainsi, nous voilà condamnés à payer des ouvriers que nous n'avons pas employés. Bien jugé, par ma foi! un bailli suisse n'auroit pas mieux prononcé. Grâce à Monticelli, néanmoins, je ne compte pas avoir tout à fait perdu mon argent : le plaisir de l'entendre valoit plusieurs sequins, lui seul savoit son rôle. Il a joué et chanté comme un ange; c'est une des célèbres voix d'Italie, du genre de celles qu'ils appellent *voce di testa*, d'une étendue, d'une finesse et d'une légèreté de gosier impayables.

Tandis que je rôde avec vous dans ce quartier, il nous faut un peu travailler à l'édification publique. Il

seroit à propos de faire un tour à l'église; il y a *fonction* aujourd'hui et grande foule. Si vous voulez voir l'enterrement et le catafalque du cardinal Davia, spectacle assez beau, venez avec moi à San Lorenzo in Lucina, aussi bien est-ce notre paroisse, et je n'y avois pas encore mis le pied... Mais, diantre! il n'y a qu'un moment que j'y suis, et on m'a déjà volé dans ma poche deux mouchoirs et une tabatière! Ah! ah! monsieur le curé, si vous ne faites pas mieux observer la police dans votre église, vous n'aurez pas en moi un paroissien bien assidu : d'ailleurs, entre nous, vous n'avez pas de fort bonnes peintures, à l'exception d'un *Christ*, du Guide, sur le grand autel; mais, en récompense, vous avez un grand peintre, c'est le Poussin[1], dont j'ai copié l'épitaphe :

> Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urna;
> Vivere qui dederat, nescius ipse mori.
> Hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem,
> Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

Ce lieu a bien changé de face : c'étoit autrefois un bois profane (*lucus*) où l'on se promenoit et où l'on courtisoit les filles comme au bois de Boulogne. A cette heure, c'est une église où l'on vole des mouchoirs.

Ne regrettez-vous pas ce cardinal Davia? Il étoit fort considéré dans son corps et l'une des meilleures têtes du sacré collége : janséniste au demeurant, à ce que l'on a prétendu. Du moins savez-vous assez combien il étoit en liaison avec le Colbert, évêque de Montpellier; mais le jansénisme de ce pays-ci ne ressemble

[1] M. de Chateaubriand pendant son ambassade à Rome (1828-1829), a fait élever par des artistes français un tombeau à Nicolas Poussin, et le monument a été placé dans l'église de San Lorenzo in Lucina, en mars 1832. R. C.

guère à celui du nôtre. Je vous expliquerai cela une autre fois. Davia, au dernier conclave, a concouru pour la tiare avec Clément XII. J'ai ouï dire que, sans le cardinal de Bissy, il auroit été élu. Le pape, qui continue d'être à l'extrémité, vient de dire, en apprenant sa mort : « Voilà la seconde fois que nous nous trouvons en concurrence lui et moi. Je l'ai emporté dans la première occasion, et il a plu à Dieu de l'appeler avant moi dans celle-ci. »

Rentrons un moment chez moi, je vous prie, car je ne puis me passer de tabac ni de mouchoir ; nous donnerons un coup d'œil en route au palais Simonetti, bonne et ancienne maison romaine : notre ami Boniface VII en étoit. Dans ce siècle-là, les gentilshommes romains n'avoient pas beaucoup de savoir-vivre ; ils s'échappoient quelquefois ensemble à des libertés un peu brutales. Que pensez-vous, par exemple, de Sciarra Colonna, qui donna un soufflet à ce grand pontife avec un gantelet de fer ? Aussi tous ses descendants ont-ils été excommuniés ; ce qui ne les empêche pas d'être les plus grands seigneurs de Rome. Le palais Simonetti a une façade fort étendue et assez noble, mais rustique, et qui n'est pas de trop bon goût. Il y a un vaste escalier tout à fait *grandioso* et quelques statues antiques, entre autres un Marcellus. Je puis vous faire voir, un peu plus haut, dans la même rue, chez un particulier, un joli groupe antique à vendre, si vous voulez l'acheter ; il représente une femme embrassant un jeune homme, qui la saisit par les cheveux. Les deux têtes manquoient ; Adam, sculpteur françois, a très-ingénieusement conjecturé que c'étoit Caunus repoussant sa sœur Biblis, qui veut l'embrasser. Il a refait les têtes sur cette idée et parfaiment bien réparé le groupe.

(La conjecture s'est trouvée juste. M. de Sainte-Palaye, à son second voyage de Rome, a vu un double de ce groupe antique, non mutilé et déterré depuis peu; c'est en effet Biblis et Caunus, à cette différence que le frère caresse sa sœur de très-bon appétit, et qu'au lieu de lui tirer les cheveux par derrière pour la repousser, il ne fait que les empoigner pour la flatter.)

Revenons sur nos pas à la place du Panthéon; elle est laide et sale. On y tient un marché autour d'une aiguille de granit, autrefois l'obélisque de Sérapis, et d'une fontaine qui retombe dans un prodigieux bassin de porphyre.

Le terrain de cette place s'est exhaussé à la longue au-dessus de l'ancien sol de Rome, de sorte que le temple paroît enterré; ce qui lui fait d'autant plus de tort au premier aspect, que c'est déjà par lui-même une très-lourde masse : il auroit infiniment plus d'apparence s'il étoit élevé sur une esplanade de dix ou douze pieds. L'admirable portique de seize énormes colonnes de granit, tout d'une pièce, est bien au-dessus du temple même, qui n'est pas à mes yeux, d'une proportion agréable. Il a trop peu d'exhaussement pour la largeur, l'un des diamètres ne différant guère de l'autre; ce n'est presque qu'une demi-sphère concave, si bien qu'il semble que cette prodigieuse calotte aille vous tomber sur la tête. Son élévation doit néanmoins être considérable; car l'ouverture ronde du milieu de la voûte, qui seule, comme vous savez, donne du jour au temple et lui en donne assez, quoiqu'elle ne paroisse pas grande, a plus de diamètre que les colonnes du portique n'ont de hauteur [1]. Tout le vaste cintre

[1] Erreur. Les colonnes du portique ont 38 pieds 10 pouces de hauteur, sans y comprendre les bases et les chapiteaux; tandis que le trou de la voûte n'a que 27 pieds de diamètre. R. C.

intérieur de cette voûte est divisé en petits caissons ou rosaces carrées, façon de grosse mosaïque uniforme. Peut-être que si les caissons avoient encore les beaux ornements intérieurs dont on les a dépouillés, leur effet seroit de rendre aux yeux le dôme plus fuyant; au lieu qu'en l'état où il est aujourd'hui, ce n'est plus qu'une massive calotte de pierres à demi brutes. Quoi qu'il en soit, la courbure du cintre commence à coup sûr trop près du rez-de-chaussée. Tout le tour intérieur du temple, divisé en huit niches ou chapelles et orné d'une file de colonnes corinthiennes cannelées, est admirablement beau. Les colonnes sont des plus précieux marbres antiques de couleur, et repolies depuis peu tout à neuf; elles sont très-hautes, de plus surmontées d'une architrave portant inscription. Avec cela, je le répète, le temple est trop bas : ce qui vient de ce qu'on a tenu l'enceinte trop vaste. Le pavé va en pente jusqu'au milieu, où l'on a pratiqué un puits perdu, recouvert d'une grille de bronze, pour recevoir les eaux pluviales tombant par l'ouverture du dôme. Les anciennes portes de bronze y sont encore. On a beaucoup crié contre le pape Urbain VIII, de ce qu'il fit enlever les poutres de bronze du portique et les autres revêtissments du même métal : *Quod non fecere Barbari, fecere Barberini.* Mais le moyen de lui en vouloir du mal, quand on sait qu'il en a fait faire le superbe baldaquin de bronze du maître-autel de Saint-Pierre, la plus belle pièce du monde en ce genre? On voyoit aussi sous le portique le tombeau d'Agrippa, d'un seul morceau de porphyre tout uni, sur quatre pieds, avec son couvercle, du goût le plus simple, le plus noble et le plus élégant qu'il soit possible. Cette pièce n'a pas non plus sa pareille. Notre pape Corsini vient de la faire transporter à Saint-Jean de Latran,

pour lui servir de tombeau dans sa chapelle, que l'on décore à grands frais.

C'est un meurtre que d'avoir converti ce fameux temple en église. Il falloit le laisser Panthéon tel qu'il étoit, pour y placer, dans les interstices des colonnes au dedans et sous le portique au dehors, les plus belles statues antiques. On auroit vu là, rassemblés, les restes les mieux conservés de toute l'antiquité. On y a seulement placé les bustes de quelques artistes illustres, mon cher Raphaël et deux de ses élèves, Jean d'Udine et Pierino del Vaga, Lanfranc, Taddeo Zuccaro, Annibal Carrache, Flaminio Vacca, le célèbre Algarde, Archange Corelli, etc.[1]. C'est le cardinal Ottoboni qui vient d'y faire placer la figure de cet habile musicien. Au-dessus du buste de Raphaël est gravé l'excellent distique du cardinal Bembo: *Ille hîc est Raphael*, etc., et peut-être en connoissez-vous aussi la traduction suivante :

Questo è quel Raphael, cui vivo, vinta
Esser temeô Natura, e morto, estinta.

Je vous la cite comme une parfaite traduction; elle manque cependant de l'harmonie qu'on sent dans l'original : aussi de combien les vers prosodiques sont-ils au-dessus des vers barbares de nos langues modernes !

La douane, autrefois *Curia Antoniana*, est au moins aussi admirable à mes yeux que le portique du Panthéon, pour sa façade antique de hautes colonnes corinthiennes cannelées, surmontées d'une excellente corniche. Quelle honte, au lieu de laisser ces exquises colonnes toutes sveltes et isolées, au lieu de réparer les

[1] Tous ces bustes ont disparu, en 1820, du Panthéon, devenu l'église de Sainte-Marie (*Sancta Maria ad martyres*).

bossages effacés des cannelures, d'avoir muré les intervalles par un infâme torchis, qui engage le vif des colonnes dans cette ignoble construction! Un assemblage aussi odieux est du dernier révoltant. Comment une action si basse a-t-elle pu être commise par une nation dont on ne peut nier que le goût ne soit grand et noble? Mais aussi pouvoit-on se promettre que ce beau portique échapperoit aux profanations de la main impure de ces douaniers sacriléges qui n'ont respecté ni mon livre ni le velours de mon cousin?

On a fait la même ânerie au petit temple de Vesta, sur le bord du Tibre; c'étoit un charmant petit édifice sphérique, ouvert de tous les côtés, composé seulement d'un dôme porté sur un ordre corinthien de vingt colonnes cannelées de marbre blanc. On a muré de briques les intervalles pour en faire une chapelle fermée, avec le titre ethnico-chrétien[1] de la Madonna del Sole; car il y a des antiquaires qui croient que c'étoit un temple du Soleil. Ce n'est pas la peine que je prenne dispute avec eux là-dessus, moi qui ai prouvé jusqu'à la démonstration[2] que Vesta n'étoit autre que le Soleil ou le père du feu (Aph-Esta chez les Orientaux, Ἥλιος, chez les Grecs), et que le culte pratiqué par les vestales étoit celui des dieux Cabires; c'est-à-dire le sabéisme des anciens mages persans, adorateurs du feu. Figurez-vous, si l'on avoit eu la complaisance de nous conserver ce petit temple tel qu'il étoit, combien il seroit agréable de le voir aujourd'hui gracieux, ouvert, isolé, avec sa coupole, son rang de colonnes, un simple autel au milieu, chargé d'une flamme brillante, cinq ou six jeunes vestales vêtues de blanc, couronnées de roses,

[1] Païen-chrétien. R. C.

[2] Dans le livre intitulé : *Du culte des dieux fétiches*, etc.

plus jolies que l'Amour, s'approchant de l'autel d'un air respectueux, leur fagot de bois d'aloès à la main, à la manière des honnêtes Guèbres, en lui disant avec une douce révérence : Πῦρ Δεσποτα, Ἔσθιε, *Tiens, seigneur Feu, mange.* Ma foi! ma foi! on devoit bien nous laisser à Rome un peu de paganisme pour nos menus plaisirs; je vous jure que nous n'en aurions pas abusé.

La fontaine de Trevi, *dell' acqua Vergine*, dont la source est excellente et d'une extrême abondance, ne sera plus, comme elle l'a été jusqu'à présent, une source rustique et négligée. On travaille à force à l'orner d'une riche architecture : l'ouvrage est élevé environ au tiers de son total; ce sera l'une des plus belles fontaines de Rome. Le plan de l'ouvrage est un revêtissement de dix pilastres d'ordre corinthien, de la hauteur de deux étages, élevé sur un soubassement taillé à refends, et surmonté d'un entablement et d'un attique au-dessus de la corniche. Les arrière-corps du bâtiment ont à chaque étage, entre les pilastres, des fenêtres à balcon de pierre, ornées de colonnes et de tympans. L'avant-corps du milieu, qui occupe près d'une moitié de la face, fait saillie par quatre colonnes avec une pareille architecture; elles porteront un fort beau couronnement en attique, avec des panneaux propres à mettre des inscriptions, terminé dans le comble par une terrasse en balustrade, et au milieu deux statues soutenant l'écusson des armes du pape. Chacune des quatre colonnes porte une statue sur son piédestal, qui divise les trois panneaux de l'attique. Dans l'intervalle des colonnes sont trois niches; les deux des côtés sont carrées, avec statues et bas-reliefs au-dessus; celle du milieu en demi-dôme porté en cintre par quatre autres colonnes de moindre hauteur, avec la figure colossale d'un Neptune sur son char en coquille, traîné par des

chevaux marins, conduits par deux tritons sonnant de leurs conques : ils se cabrent et s'élancent sur un amas de rochers confusément jetés tout le long de cette façade. L'eau, s'échappant à grands flots de toutes parts à travers les rochers, les recouvre et vient ensuite se réunir en un seul bassin en forme de lac, qui fait un demi-cercle au devant de cette grande construction : c'est un nommé Salvi qui en a donné le dessin. J'aurois préféré cependant celui que j'ai vu en relief, pour ce grand ouvrage, à Sainte-Martine, donné par notre Bouchardon ; c'est un ordre de colonnes simple et étendu, d'une noblesse singulière.

L'église de Saint-Vincent et de Saint-Athanase, près de la fontaine, a un portail corinthien surmonté d'un ordre composite, accompagné de statues, bas-reliefs, tympans, frontons et d'un très-haut couronnement ; le tout trop chargé d'ornements, et plutôt riche que noble. Voyez aussi l'église de San-Carlo al Corso, d'ordre corinthien, beau vaisseau, beau portail, beau pavé, beaux stucs et belles dorures.

Ne manquez pas d'entrer dans l'église della Concezione, que le cardinal François Barberini, capucin, fit bâtir pour les religieux de son ordre, sur la place Barberini. Vous y verrez plusieurs tableaux, entre autres *Saint Michel terrassant le démon*, célèbre tableau du Guide, d'une beauté merveilleuse à la vérité, mais inférieure encore de beaucoup à celui que Raphaël a fait sur le même sujet. On prétend que le Guide, travaillant pour les Barberins, avoit donné au diable la figure d'Innocent X[1], qui avoit fort mal traité cette famille, à laquelle il succédoit au pontificat. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ce tableau le visage de Satan

[1] Pamphile.

France a voulu avoir quelque chose, tout est dit : c'est le dernier degré d'hyperbole et de louange qu'on puisse donner aux choses. Mon petit peintre, indigné contre ce maître fou, vint, en levant les épaules, me rendre compte du peu de succès de sa négociation. Jugez, par cet échantillon, combien il est facile ici de faire des emplettes de tableaux. Les Anglois ne laissent pas que d'en faire à force d'argent. On les vole, on les dupe, on leur vend des pastiches ou des copies pour des originaux ; avec cela, ils enlèvent souvent de bonnes choses, et, pour cent mille francs, ils trouvent le secret d'emporter chez eux pour dix ou douze mille écus de valeur réelle, en beaux tableaux, dont ils peuplent peu à peu leur patrie.

Ma copie de la *Transfiguration* n'étoit pas la seule emplette que j'eusse prémédité de faire ici ; en voici une d'un autre genre, plus noble et plus grand. Il y a dans la cour un petit obélisque de granit, chargé de caractères hiéroglyphiques, couché par terre, négligé et rompu en trois morceaux, mais facile à raccommoder[1]. Il vient des ruines du cirque d'Héliogabale, autrement appelé l'hippodrome d'Aurélien. J'avois proposé à mes camarades de voyage de l'acheter à pique-nique, de le faire transporter à la place Saint-Louis, et de l'y ériger en notre nom, devant l'église des François, comme un éternel monument de notre séjour à Rome. Mes compagnons n'ont pas voulu mordre à ce projet de dépense, qui ne nous seroit pas revenu, pour le tout, à plus de cinq ou six cents louis entre nous six. Voyez si l'on pouvoit, à moins de frais, s'immortaliser en style lapidaire. J'avois déjà fait les inscriptions des

[1] Cet obélisque orne aujourd'hui la belle promenade du Pincio. R. C.

quatre faces du piédestal, avec nos six noms propres par ordre alphabétique. Les voici :

I
M. Aurelius. Antoninus. Aug.
Radium. solis. in circo metam. posuer
Valer. Aurelianus. Imper.
Reficiundum. curav.

II
Clementis XII. Pont. max.
Ludovici. XV.
Reg. christianiss.
Felicibus. auspiciis.

III
Quem. Gothi. destruxere.
Burgundi. erexere.
Obeliscum. posuerunt.
Divionenses sex.

IV
Carolus. de Brosses.
Edmundus. de. Lacurne
Benignus. Legouz.
Germanus. Loppin.
Abraham. de. Migieu.
Joan. de Sainte-Palaye.
Patricii. Burgund.

Voilà tout ce qu'il y a eu d'exécuté de ce fameux projet. C'est trop vous retenir à la porte du palais Barberini : entrez, de grâce, monsieur le procureur général. Après avoir donné un coup d'œil à la fontaine de la place, vous trouverez dans les appartements de quoi satisfaire amplement la concupiscence de vos yeux; vous y verrez plusieurs peintures antiques trouvées dans le jardin de Salluste, dont quelques-unes, en vérité, approchent de la manière du Corrége; une immense quantité de tableaux modernes des meilleurs maîtres : entre autres le *Germanicus*, du Poussin; la *Madeleine*, du Guide; les *Joueurs*, du Caravage; mais surtout le merveilleux plafond de

Pierre de Cortone, représentant le triomphe symbolique du pape Urbain VIII, peinture de la première classe et qui, pour l'étendue, l'invention, l'ordonnance, la richesse et la grande exécution, peut le disputer à quelque autre grand ouvrage que ce soit. Considérez maintenant tout à votre aise le portrait de la maîtresse de Raphaël, par lui-même, dans un cadre recouvert de volets. Admirable, fini et colorié dans la plus haute perfection. La bonne dame a les traits d'une grande régularité, le teint fort brun, les cheveux noirs, de grands yeux noirs, trop ronds, battus, tirant sur le jaune et sur le moresque. Quoique régulièrement belle, je n'aurois pas la folie de me tuer au service de cette dame maroquine, ainsi que fit le malavisé Raphaël. Que ceux qui prétendent que ce grand maître n'a pas possédé l'art du coloris viennent examiner ce tableau, et qu'ils disent si le Titien et le Guide ont jamais rien fait de plus moelleux, de plus fini, ont jamais traité les étoffes de soie d'une manière plus brillante. Il paroît quelquefois négliger cette partie dans ses grandes inventions et ne pas vouloir y perdre le temps qu'elle exige, pour le conserver en entier à l'ordonnance, à la correction du dessin, à la belle et savante disposition des attitudes, aux grâces toutes nobles et toutes vraies des expressions. Mais il faut remarquer que Raphaël, exact observateur des convenances, ne traitant pour l'ordinaire que des sujets évangéliques, n'y admet que des figures noblement, mais simplement vêtues d'étoffes grossières. Il n'a garde de rien permettre à son pinceau de trop riche ni de trop brillant. Mais dans de petits sujets qui, n'ayant par eux mêmes que peu ou point d'invention, doivent tirer du coloris leur principal mérite, tels que sont les portraits, il montre ce qu'il sait faire dans

cette partie de la peinture, avec autant de suavité qu'on en puisse trouver dans l'école vénitienne ou lombarde. Ce que je dis de ce portrait-ci, je le dis de ceux du cardinal Borgia et de Machiavel, de la reine Jeanne et des deux jurisconsultes[1] et autres de sa façon.

Parmi les statues antiques, vous distinguerez l'*Adonis mourant*, le beau Lion de marbre, la *Vénus endormie*, la *Parque Atropos*, *Adrien*, *Trajan*, etc. Parmi les modernes, le groupe de *Latone*, *Apollon* et *Diane*, par le Bernin; plusieurs bustes de marbre de la famille des Barberini et des Panfili, par le même; entre autres une dame portant une fraise de dentelle empesée à plusieurs rangs; le marbre est devenu de la dentelle effective. Il n'a pas fallu moins de patience que de délicatesse pour achever cet ouvrage; je ne sais, au reste, si vous approuverez qu'un grand artiste perde son temps à de pareilles minuties; ces chefs-d'œuvre puérils marquent une vanité d'un petit genre. On admire beaucoup le grand escalier à limaçon de ce palais. Celui-ci est aussi beau qu'il se puisse dans son espèce. Lorsqu'il fut construit, on en faisoit souvent de ce dessin, qui étoit à la mode alors, et qui, avec plus de raison, ne nous plaît pas aujourd'hui. La bibliothèque est des plus belles de Rome; son vaste vaisseau en donne une grande idée, qui se trouve fort bien remplie lorsqu'on vient à l'examiner en détail; elle égale en manuscrits celle de la Minerve, et ne le cède, à cet égard, qu'à la Vaticane.

En un mot, mon cher Quintin, si vous voulez prendre une maison ici pour votre amusement, prenez celle-ci sans hésiter, je vous le conseille; on n'est qu'à

[1] Bartolo et Baldus, au palais Doria.

deux pas du jardin Ludovisi. Nous nous y rendrons tous les soirs, à l'heure de la promenade; jugez du plaisir; ce sont les jardins de Salluste. Ceci vaut la peine d'en parler, et j'en ferai une mention honorable dans la vie de mon vieil ami, que j'écris actuellement. Comme il ne faut pas sortir de la ville pour trouver ce jardin; qu'il est d'ailleurs le plus grand de ceux de l'intérieur, le plus à la portée des quartiers habités et le moins mal tenu, c'est la promenade la plus fréquentée : il y a beaucoup d'allées, de petits bois d'orangers, de cyprès, de bassins, de vases, de statues, un obélisque[1] trouvé sur la place même, et qui est par conséquent celui de l'ancien jardin de Salluste; deux petits palais assez médiocres par eux-mêmes, mais qui contiennent des choses fort précieuses. Tout cela n'est pas trop bien peigné; cependant l'air champêtre n'en est pas désagréable.

Il ne faut pas s'attendre ici à trouver des jardins pa reils aux Tuileries, ni même distribués dans le goût de celui du Palais-Royal, quoique celui-ci soit bien loin de pouvoir être comparé aux Tuileries. Nous avons de beaucoup surpassé les Italiens dans l'art des jardins, que nous tenons d'eux. Les Tuileries sont en ce genre ce que Saint-Pierre est en bâtiments, c'est-à-dire ce que l'on a jamais exécuté de plus parfait, dans un terrain régulier. Après tout, les Italiens suivent leur goût et la nature de leur climat; ils veulent des arbres verts, de l'herbe dans les allées, plutôt que du sable, de longues avenues en palissades hautes et étroites, qui donnent toujours de l'ombre dans un pays chaud : apparemment que l'humidité qui s'y entretient leur déplaît moins qu'à moins qu'à nous; il leur faut

[1] Cet obélisque a été élevé depuis devant l'église de la Trinità de' Monti. R. C.

abondance de fontaines, grandes ou petites; un peuple de statues, des termes, des bas-reliefs, des obélisques : à cet égard ils ont bien mieux que nous de quoi se satisfaire; c'est un grand ornement dans leurs jardins, dont les nôtres manquent souvent. Ils ne paroissent guère se soucier de l'entretien ni de la propreté, ils ne doivent pas faire grande dépense en jardiniers. Sans doute que c'est pour conserver à leurs jardins l'air agreste et sans culture; car il faudroit avoir l'esprit mal tourné pour se figurer que c'est par épargne : il est vrai que le temps de l'hiver n'est pas celui des jardins; peut-être sont-ils mieux tenus dans la belle saison. J'en doute cependant; car en ce climat, lorsqu'il ne tombe pas de pluie, il n'y a presque point de jour où il ne fasse aussi bon ou meilleur se promener en cette saison qu'en été. Je dis donc qu'en fait de jardins irréguliers, tels que sont ceux-ci pour la plupart, il n'y en a point, sans excepter le jardin Panfili, le plus beau de tous, qui égale Saint-Cloud pour le champêtre, ni Marly pour le pittoresque et l'agrément.

La première fois que je reviendrai me promener ici, je prendrai une notice des statues du jardin : les meilleures sont le *Silène* et le *Priape*. Parmi les bas-reliefs, quelques-uns m'ont paru excellents. On trouve dans les deux maisons des statues antiques divines : le groupe célèbre de *Faustine* et du *Gladiateur;* le *Mars* assis; *Pœtus* soutenant d'une main Arria, sa femme, qui vient de se tuer, et s'enfonçant de l'autre un poignard dans le sein; le *Génie*, le *Marc Aurèle*, etc. Vous avez vu tout cela en estampes ou copié en marbre; et tout cela est merveilleux; mais rien ne m'a satisfait davantage que le fameux groupe de *Papiria*, interrogeant son jeune fils sur le secret du sénat. C'est une expression inconcevable que la curiosité avide et l'im-

patiente attention de cette femme. Le petit coquin lui trousse un mensonge, avec des yeux en-dessous, d'un air plus que sournois. Si vous voyiez sa simplicité, sa malicieuse bonne foi; en vérité cela est ravissant. Faustine et le Gladiateur sont dans le goût grec; Arria et Pœtus, Papiria et son fils, dans le goût romain; tous trois de la première classe. Il y a aussi de belles statues modernes : *Arion*, de l'Algarde; *Pluton et Proserpine*, du Bernin, etc. En peinture à fresque, le plafond représentant l'*Aurore* assise sur son char est un admirable ouvrage du Guerchin. Je l'estime au moins autant que la fameuse Aurore du Guide; elle plafonne à merveille : la composition en est également grande et belle; elle a plus de feu, et le ton de couleur est infiniment plus vif, peut-être même est-il un peu dur. On voit dans un coin une femme qui, après avoir veillé toute la nuit, tombe assoupie auprès de sa lampe, qui ne répand plus à l'entour qu'une lumière affoiblie par celle du jour naissant. Je ne connois guère de plus belle fresque ni de meilleur ouvrage du Guerchin.

Au sortir du jardin Ludovisi, remarquez l'enceinte du cirque de Flore, les restes du petit temple de Vénus Sallustienne, et quelques autres ruines. Plus avant, la fontaine de Termini, d'une belle invention et d'un grand goût, mais moins élégant que celui qui a été en usage après le temps de Sixte V, qui a fait construire celle-ci. C'est un large portique à trois arcades séparées par des colonnes corinthiennes. Dans l'arcade du milieu, un *Moïse* colossal frappe le rocher, et en fait jaillir l'eau dans de prodigieux bassins de granit. Le reste est orné de lions qui jettent de l'eau et de bas-reliefs représentant des faits historiques du peuple hébreu.